

Cour internationale  
de Justice

LA HAYE

International Court  
of Justice

THE HAGUE

ANNÉE 2002

*Audience publique*

*tenue le mardi 19 février 2002, à 10 heures, au Palais de la Paix,*

*sous la présidence de M. Guillaume, président,*

*en l'affaire de la Frontière terrestre et maritime entre le Cameroun et le Nigéria  
(Cameroun c. Nigéria; Guinée équatoriale (intervenant))*

---

**COMPTE RENDU**

---

YEAR 2002

*Public sitting*

*held on Tuesday 19 February 2002, at 10 a.m., at the Peace Palace,*

*President Guillaume presiding,*

*in the case concerning the Land and Maritime Boundary between Cameroon and Nigeria  
(Cameroon v. Nigeria: Equatorial Guinea intervening)*

---

**VERBATIM RECORD**

---

*Présents :* M. Guillaume, président  
M. Shi, vice-président  
MM. Ranjeva  
Herczegh  
Fleischhauer  
Koroma  
Mme Higgins  
MM. Parra-Aranguren  
Kooijmans  
Rezek  
Al-Khasawneh  
Buergenthal  
Elaraby, juges  
MM. Mbaye  
Ajibola, juges *ad hoc*  
  
M. Couvreur, greffier

---

*Present:*      President      Guillaume  
                 Vice-President      Shi  
                                    Judges      Ranjeva  
                                    Herczegh  
                                    Fleischhauer  
                                    Koroma  
                                    Higgins  
                                    Parra-Aranguren  
                                    Kooijmans  
                                    Rezek  
                                    Al-Khasawneh  
                                    Buergenthal  
                                    Elaraby  
Judges *ad hoc*      Mbaye  
                                    Ajibola

Registrar      Couvreur

---

*Le Gouvernement de la République du Cameroun est représenté par :*

S. Exc. M. Amadou Ali, ministre d'Etat chargé de la justice, garde des sceaux,

*comme agent;*

M. Maurice Kamto, doyen de la faculté des sciences juridiques et politiques de l'Université de Yaoundé II, membre de la Commission du droit international, avocat au barreau de Paris,

M. Peter Y. Ntamark, professeur à la faculté des sciences juridiques et politiques de l'Université de Yaoundé II, *Barrister-at-Law*, membre de l'Inner Temple, ancien doyen,

*comme coagents, conseils et avocats;*

M. Alain Pellet, professeur à l'Université de Paris X-Nanterre, membre et ancien président de la Commission du droit international,

*comme agent adjoint, conseil et avocat;*

M. Joseph Marie Bipoun Woum, professeur à la faculté des sciences juridiques et politiques de l'Université de Yaoundé II, ancien ministre, ancien doyen,

*comme conseiller spécial et avocat;*

M. Michel Aurillac, ancien ministre, conseiller d'Etat honoraire, avocat en retraite,

M. Jean-Pierre Cot, professeur à l'Université de Paris 1 (Panthéon-Sorbonne), ancien ministre,

M. Maurice Mendelson, Q. C., professeur émérite de l'Université de Londres, *Barrister-at-Law*,

M. Malcolm N. Shaw, professeur à la faculté de droit de l'Université de Leicester, titulaire de la chaire sir Robert Jennings, *Barrister-at-Law*,

M. Bruno Simma, professeur à l'Université de Munich, membre de la Commission du droit international,

M. Christian Tomuschat, professeur à l'Université Humboldt de Berlin, ancien membre et ancien président de la Commission du droit international,

M. Olivier Corten, professeur à la Faculté de droit de l'Université libre de Bruxelles,

M. Daniel Khan, chargé de cours à l'Institut de droit international de l'Université de Munich,

M. Jean-Marc Thouvenin, professeur à l'Université de Paris X-Nanterre, avocat au barreau de Paris, société d'avocats Lysias,

*comme conseils et avocats;*

*The Government of the Republic of Cameroon is represented by:*

H.E. Mr. Amadou Ali, Minister of State responsible for Justice, Keeper of the Seals,  
*as Agent;*

Mr. Maurice Kamto, Dean, Faculty of Law and Political Science, University of Yaoundé II,  
member of the International Law Commission, *Avocat* at the Paris Bar, Lysias Law Associates,

Mr. Peter Y. Ntamark, Professor, Faculty of Law and Political Science, University of Yaoundé II,  
Barrister-at-Law, member of the Inner Temple, former Dean,

*as Co-Agents, Counsel and Advocates;*

Mr. Alain Pellet, Professor, University of Paris X-Nanterre, member and former Chairman of the  
International Law Commission,

*as Deputy Agent, Counsel and Advocate;*

Mr. Joseph-Marie Bipoun Woum, Professor, Faculty of Law and Political Science, University of  
Yaoundé II, former Minister, former Dean,

*as Special Adviser and Advocate;*

Mr. Michel Aurillac, former Minister, Honorary *Conseiller d'État*, retired *Avocat*,

Mr. Jean-Pierre Cot, Professor, University of Paris 1 (Panthéon-Sorbonne), former Minister,

Mr. Maurice Mendelson, Q.C., Emeritus Professor University of London, Barrister-at-Law,

Mr. Malcolm N. Shaw, Sir Robert Jennings Professor of International Law, Faculty of Law,  
University of Leicester, Barrister-at-Law,

Mr. Bruno Simma, Professor, University of Munich, member of the International Law  
Commission,

Mr. Christian Tomuschat, Professor, Humboldt University of Berlin, former member and  
Chairman, International Law Commission,

Mr. Olivier Corten, Professor, Faculty of Law, Université libre de Bruxelles,

Mr. Daniel Khan, Lecturer, International Law Institute, University of Munich,

Mr. Jean-Marc Thouvenin, Professor, University of Paris X-Nanterre, *Avocat* at the Paris Bar,  
Lysias Law Associates,

*as Counsel and Advocates;*

Sir Ian Sinclair, K.C.M.G., Q.C., *Barrister-at-Law*, ancien membre de la Commission du droit international,

M. Eric Diamantis, avocat au barreau de Paris, Moquet, Bordet & Associés,

M. Jean-Pierre Mignard, avocat au barreau de Paris, société d'avocats Lysias,

M. Joseph Tjop, consultant à la société d'avocats Lysias, chercheur au Centre de droit international de Nanterre (CEDIN), Université Paris X-Nanterre,

*comme conseils;*

M. Pierre Semengue, général d'armée, contrôleur général des armées, ancien chef d'état-major des armées,

M. James Tataw, général de division, conseiller logistique, ancien chef d'état-major de l'armée de terre,

S. Exc. Mme Isabelle Bassong, ambassadeur du Cameroun auprès des pays du Benelux et de l'Union européenne,

S. Exc. M. Biloa Tang, ambassadeur du Cameroun en France,

S. Exc. M. Martin Belinga Eboutou, ambassadeur, représentant permanent du Cameroun auprès de l'Organisation des Nations Unies à New York,

M. Etienne Ateba, ministre-conseiller, chargé d'affaires a.i. à l'ambassade du Cameroun, à La Haye,

M. Robert Akamba, administrateur civil principal, chargé de mission au secrétariat général de la présidence de la République,

M. Anicet Abanda Atangana, attaché au secrétariat général de la présidence de la République, chargé de cours à l'Université de Yaoundé II,

M. Ernest Bodo Abanda, directeur du cadastre, membre de la commission nationale des frontières,

M. Ousmane Mey, ancien gouverneur de province,

Le chef Samuel Moka Liffafa Endeley, magistrat honoraire, *Barrister-at-Law*, membre du Middle Temple (Londres), ancien président de la chambre administrative de la Cour suprême,

M<sup>e</sup> Marc Sassen, avocat et conseil juridique, société Petten, Tideman & Sassen (La Haye),

M. Francis Fai Yengo, ancien gouverneur de province, directeur de l'organisation du territoire, ministère de l'administration territoriale,

M. Jean Mbenoun, directeur de l'administration centrale au secrétariat général de la présidence de la République,

Sir Ian Sinclair, K.C.M.G., Q.C., Barrister-at-Law, former member of the International Law Commission,

Mr. Eric Diamantis, *Avocat* at the Paris Bar, Moquet, Bordes & Associés,

Mr. Jean-Pierre Mignard, *Avocat* at the Paris Bar, Lysias Law Associates,

Mr. Joseph Tjop, Consultant to Lysias Law Associates, Researcher at the *Centre de droit international de Nanterre* (CEDIN), University of Paris X-Nanterre,

*as Counsel;*

General Pierre Semengue, Controller-General of the Armed Forces, former Head of Staff of the Armed Forces,

Major-General James Tataw, Logistics Adviser, Former Head of Staff of the Army,

H.E. Ms Isabelle Bassong, Ambassador of Cameroon to the Benelux Countries and to the European Union,

H.E. Mr. Biloa Tang, Ambassador of Cameroon to France,

H.E. Mr. Martin Belinga Eboutou, Ambassador, Permanent Representative of Cameroon to the United Nations in New York,

Mr. Etienne Ateba, Minister-Counsellor, Chargé d'affaires a.i. at the Embassy of Cameroon, The Hague

Mr. Robert Akamba, Principal Civil Administrator, Chargé de mission, General Secretariat of the Presidency of the Republic,

Mr. Anicet Abanda Atangana, Attaché to the General Secretariat of the Presidency of the Republic, Lecturer, University of Yaoundé II,

Mr. Ernest Bodo Abanda, Director of the Cadastral Survey, member, National Boundary Commission,

Mr. Ousmane Mey, former Provincial Governor,

Chief Samuel Moka Liffafa Endeley, Honorary Magistrate, Barrister-at-Law, member of the Middle Temple (London), former President of the Administrative Chamber of the Supreme Court,

Maître Marc Sassen, Advocate and Legal Adviser, Petten, Tideman & Sassen (The Hague),

Mr. Francis Fai Yengo, former Provincial Governor, Director, *Organisation du Territoire*, Ministry of Territorial Administration,

Mr. Jean Mbenoun, Director, Central Administration, General Secretariat of the Presidency of the Republic,

M. Edouard Etoundi, directeur de l'administration centrale au secrétariat général de la présidence de la République,

M. Robert Tanda, diplomate, ministère des relations extérieures,

*comme conseillers;*

M. Samuel Betah Sona, ingénieur-géologue, expert consultant de l'Organisation des Nations Unies pour le droit de la mer,

M. Thomson Fitt Takang, chef de service d'administration centrale au secrétariat général de la présidence de la République,

M. Jean-Jacques Koum, directeur de l'exploration, société nationale des hydrocarbures (SNH),

M. Jean-Pierre Meloupou, capitaine de frégate, chef de la division Afrique au ministère de la défense,

M. Paul Moby Etia, géographe, directeur de l'Institut national de cartographie,

M. André Loudet, ingénieur cartographe,

M. André Roubertou, ingénieur général de l'armement, hydrographe,

*comme experts;*

Mme Marie Florence Kollo-Efon, traducteur interprète principal,

*comme traducteur interprète;*

Mlle Céline Negre, chercheur au Centre de droit international de Nanterre (CEDIN), Université de Paris X-Nanterre

Mlle Sandrine Barbier, chercheur au Centre de droit international de Nanterre (CEDIN), Université de Paris X-Nanterre,

M. Richard Penda Keba, professeur certifié d'histoire, cabinet du ministre de la justice, ancien proviseur de lycées,

*comme assistants de recherche;*

M. Boukar Oumara,

M. Guy Roger Eba'a,

M. Aristide Esso,

M. Nkende Forbinake,

M. Nfan Bile,

Mr. Edouard Etoundi, Director, Central Administration, General Secretariat of the Presidency of the Republic,

Mr. Robert Tanda, diplomat, Ministry of Foreign Affairs,

*as Advisers;*

Mr. Samuel Betah Sona, Geological Engineer, Consulting Expert to the United Nations for the Law of the Sea,

Mr. Thomson Fitt Takang, Department Head, Central Administration, General Secretariat of the Presidency of the Republic,

Mr. Jean-Jacques Koum, Director of Exploration, National Hydrocarbons Company (SNH),

Commander Jean-Pierre Meloupou, Head of Africa Division at the Ministry of Defence,

Mr. Paul Moby Etia, Geographer, Director, *Institut national de cartographie*,

Mr. André Loudet, Cartographic Engineer,

Mr. André Robertou, Marine Engineer, Hydrographer,

*as Experts;*

Ms Marie Florence Kollo-Efon, Principal Translator-Interpreter,

*as Translator-Interpreter;*

Ms Céline Negre, Researcher, *Centre d'études de droit international de Nanterre* (CEDIN), University of Paris X-Nanterre,

Ms Sandrine Barbier, Researcher, *Centre d'études de droit international de Nanterre* (CEDIN), University of Paris X-Nanterre,

Mr. Richard Penda Keba, Certified Professor of History, *cabinet* of the Minister of State for Justice, former Head of High School,

*as Research Assistants;*

Mr. Boukar Oumara,

Mr. Guy Roger Eba'a,

Mr. Aristide Esso,

Mr. Nkende Forbinake,

Mr. Nfan Bile,

M. Eithel Mbocka,

M. Olinga Nyozo'o,

*comme responsables de la communication;*

Mme Renée Bakker,

Mme Lawrence Polirsztok,

Mme Mireille Jung,

M. Nigel McCullum,

Mme Tete Béatrice Epeti-Kame,

*comme secrétaires de la délégation.*

*Le Gouvernement de la République fédérale du Nigéria est représenté par :*

S. Exc. l'honorable Musa E. Abdullahi, ministre d'Etat, ministre de la Justice du Gouvernement fédéral du Nigéria,

*comme agent;*

Le chef Richard Akinjide SAN, ancien *Attorney-General* de la Fédération, membre du barreau d'Angleterre, ancien membre de la Commission du droit international,

M. Alhaji Abdullahi Ibrahim SAN, CON, commissaire pour les frontières internationales, commission nationale des frontières du Nigéria, ancien *Attorney-General* de la Fédération,

*comme coagents;*

Mme Nella Andem-Ewa, *Attorney-General* et commissaire à la justice, Etat de Cross River,

M. Ian Brownlie, C.B.E., Q.C., membre de la Commission du droit international, membre du barreau d'Angleterre, membre de l'Institut de droit international,

Sir Arthur Watts, K.C.M.G., Q.C., membre du barreau d'Angleterre, membre de l'Institut de droit international,

M. James Crawford, S.C., professeur de droit international à l'Université de Cambridge, titulaire de la chaire Whewell, membre des barreaux d'Angleterre et d'Australie, membre de l'Institut de droit international,

M. Georges Abi-Saab, professeur honoraire à l'Institut universitaire de hautes études internationales de Genève, membre de l'Institut de droit international,

M. Alastair Macdonald, géomètre, ancien directeur de l'*Ordnance Survey*, Grande-Bretagne,

*comme conseils et avocats;*

M. Timothy H. Daniel, associé, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,

Mr. Eithel Mbocka

Mr. Olinga Nyozo'o,

*as Media Officers;*

Ms René Bakker,

Ms Lawrence Polirsztok,

Ms Mireille Jung,

Mr. Nigel McCullum,

Ms Tete Béatrice Epeti-Kame,

*as Secretaries.*

***The Government of the Federal Republic of Nigeria is represented by:***

H.E. the Honourable Musa E. Abdullahi, Minister of State for Justice of the Federal Government of Nigeria,

*as Agent;*

Chief Richard Akinjide SAN, Former Attorney-General of the Federation, Member of the English Bar, former Member of the International Law Commission,

Alhaji Abdullahi Ibrahim SAN, CON, Commissioner, International Boundaries, National Boundary Commission of Nigeria, Former Attorney-General of the Federation,

*as Co-Agents;*

Mrs. Nella Andem-Ewa, Attorney-General and Commissioner for Justice, Cross River State,

Mr. Ian Brownlie, C.B.E., Q.C., Member of the International Law Commission, Member of the English Bar, Member of the Institute of International Law,

Sir Arthur Watts, K.C.M.G., Q.C., Member of the English Bar, Member of the Institute of International Law,

Mr. James Crawford, S.C., Whewell Professor of International Law, University of Cambridge, Member of the English and Australian Bars, Member of the Institute of International Law,

Mr. Georges Abi-Saab, Honorary Professor, Graduate Institute of International Studies, Geneva, Member of the Institute of International Law,

Mr. Alastair Macdonald, Land Surveyor, Former Director, Ordnance Survey, Great Britain,

*as Counsel and Advocates;*

Mr. Timothy H. Daniel, Partner, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

M. Alan Perry, associé, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,

M. David Lerer, *solicitor*, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,

M. Christopher Hackford, *solicitor*, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,

Mme Charlotte Breide, *solicitor*, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,

M. Ned Beale, stagiaire, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,

M. Geoffrey Marston, directeur du département des études juridiques au *Sidney Sussex College*, Université de Cambridge, membre du barreau d'Angleterre et du Pays de Galles,  
*comme conseils*;

S. Exc. l'honorable Dubem Onyia, ministre d'Etat, ministre des affaires étrangères,

M. Maxwell Gidado, assistant spécial principal du président pour les affaires juridiques et constitutionnelles, ancien *Attorney-General* et commissaire à la Justice, Etat d'Adamaoua,

M. Alhaji Dahiru Bobbo, directeur général, commission nationale des frontières,

M. A. O. Cukwurah, coconseil,

M. I. Ayua, membre de l'équipe juridique du Nigéria,

M. F. A. Kassim, directeur général du service cartographique de la Fédération,

M. Alhaji S. M. Diggi, directeur des frontières internationales, commission nationale des frontières,

M. K. A. Adabale, directeur pour le droit international et le droit comparé, ministère de la justice,

M. A. B. Maitama, colonel, ministère de la défense,

M. Jalal Arabi, membre de l'équipe juridique du Nigéria,

M. Gbola Akinola, membre de l'équipe juridique du Nigéria,

M. K. M. Tumsah, assistant spécial du directeur général de la commission nationale des frontières et secrétaire de l'équipe juridique.

M. Aliyu Nasir, assistant spécial du ministre d'Etat, ministre de la Justice,  
*comme conseillers*;

M. Chris Carleton, C.B.E., bureau hydrographique du Royaume-Uni,

M. Dick Gent, bureau hydrographique du Royaume-Uni,

M. Clive Schofield, unité de recherche sur les frontières internationales, Université de Durham,

M. Scott B. Edmonds, directeur des opérations cartographiques, *International Mapping Associates*,

M. Robert C. Rizzutti, cartographe principal, *International Mapping Associates*,

Mr. Alan Perry, Partner, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

Mr. David Lerer, Solicitor, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

Mr. Christopher Hackford, Solicitor, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

Ms Charlotte Breide, Solicitor, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

Mr. Ned Beale, Trainee, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

Mr. Geoffrey Marston, Fellow of Sidney Sussex College, University of Cambridge; Member of the Bar of England and Wales,

*as Counsel;*

H.E. the Honourable Dubem Onyia, Minister of State for Foreign Affairs,

Mr. Maxwell Gidado, Senior Special Assistant to the President (Legal and Constitutional Matters),  
Former Attorney-General and Commissioner for Justice, Adamawa State,

Alhaji Dahiru Bobbo, Director-General, National Boundary Commission,

Mr. A. O. Cukwurah, Co-Counsel,

Mr. I. Ayua, Member, Nigerian Legal Team,

Mr. F. A. Kassim, Surveyor-General of the Federation,

Alhaji S. M. Diggi, Director (International Boundaries), National Boundary Commission,

Mr. K. A. Adabale, Director (International and Comparative Law) Ministry of Justice,

Colonel A. B. Maitama, Ministry of Defence,

Mr. Jalal Arabi, Member, Nigerian Legal Team,

Mr. Gbola Akinola, Member, Nigerian Legal Team,

Mr. K. M. Tumsah, Special Assistant to Director-General, National Boundary Commission and  
Secretary to the Legal Team,

Mr. Aliyu Nasir, Special Assistant to the Minister of State for Justice,

*as Advisers;*

Mr. Chris Carleton, C.B.E., United Kingdom Hydrographic Office,

Mr. Dick Gent, United Kingdom Hydrographic Office,

Mr. Clive Schofield, International Boundaries Research Unit, University of Durham,

Mr. Scott B. Edmonds, Director of Cartographic Operations, International Mapping Associates,

Mr. Robert C. Rizzutti, Senior Mapping Specialist, International Mapping Associates,

M. Bruce Daniel, *International Mapping Associates*,

Mme Victoria J. Taylor, *International Mapping Associates*,

Mme Stephanie Kim Clark, *International Mapping Associates*,

M. Robin Cleverly, *Exploration Manager, NPA Group*,

Mme Claire Ainsworth, *NPA Group*,

*comme conseillers scientifiques et techniques;*

M. Mohammed Jibrilla, expert en informatique, commission nationale des frontières,

Mme Coralie Ayad, secrétaire, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,

Mme Claire Goodacre, secrétaire, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,

Mme Sarah Bickell, secrétaire, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,

Mme Michelle Burgoine, spécialiste en technologie de l'information, cabinet D. J. Freeman,  
*Solicitors*, City de Londres,

*comme personnel administratif.*

***Le Gouvernement de la République de Guinée équatoriale, qui est autorisée à intervenir dans l'instance, est représenté par :***

S. Exc. M. Ricardo Mangue Obama N'Fube, ministre d'Etat, ministre du travail et de la sécurité sociale,

*comme agent et conseil;*

S. Exc. M. Rubén Maye Nsue Mangue, ministre de la justice et des cultes, vice-président de la commission nationale des frontières,

S. Exc. M. Cristóbal Mañana Ela Nchama, ministre des mines et de l'énergie, vice-président de la commission nationale des frontières,

M. Domingo Mba Esono, directeur national de la société nationale de pétrole de Guinée équatoriale, membre de la commission nationale des frontières,

M. Antonio Nzambi Nlonga, *Attorney-General*,

*comme conseillers;*

M. Pierre-Marie Dupuy, professeur de droit international public à l'Université de Paris (Panthéon-Assas) et à l'Institut universitaire européen de Florence,

M. David A. Colson, membre du cabinet LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., membre du barreau de l'Etat de Californie et du barreau du district de Columbia,

*comme conseils et avocats;*

Mr. Bruce Daniel, International Mapping Associates,  
Ms Victoria J. Taylor, International Mapping Associates,  
Ms Stephanie Kim Clark, International Mapping Associates,  
Mr. Robin Cleverly, Exploration Manager, NPA Group,  
Ms Claire Ainsworth, NPA Group,  
*as Scientific and Technical Advisers;*  
Mr. Mohammed Jibrilla, Computer Expert, National Boundary Commission,  
Ms Coralie Ayad, Secretary, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,  
Ms Claire Goodacre, Secretary, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,  
Ms Sarah Bickell, Secretary, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,  
Ms Michelle Burgoine, IT Specialist, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,  
*as Administrators.*

***The Government of the Republic of Equatorial Guinea, which has been permitted to intervene in the case, is represented by:***

H.E. Mr. Ricardo Mangue Obama N'Fube, Minister of State for Labor and Social Security,

*as Agent and Counsel;*

H.E. Mr. Rubén Maye Nsue Mangue, Minister of Justice and Religion, Vice-President of the National Boundary Commission,

H.E. Mr. Cristóbal Mañana Ela Nchama, Minister of Mines and Energy, Vice-President of the National Boundary Commission,

Mr. Domingo Mba Esono, National Director of the Equatorial Guinea National Petroleum Company, Member of the National Boundary Commission,

Mr. Antonio Nzambi Nlonga, Attorney-General,

*as Advisers;*

Mr. Pierre-Marie Dupuy, Professor of Public International Law at the University of Paris (Panthéon-Assas) and at the European University Institute in Florence,

Mr. David A. Colson, LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., member of the California State Bar and District of Columbia Bar,

*as Counsel and Advocates;*

Sir Derek Bowett,

*comme conseil principal,*

M. Derek C. Smith, membre du cabinet LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., membre du barreau du district de Columbia et du barreau de l'Etat de Virginie,

*comme conseil;*

Mme Jannette E. Hasan, membre du cabinet LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., membre du barreau du district de Columbia et du barreau de l'Etat de Floride,

M. Hervé Blatry, membre du cabinet LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Paris, avocat à la Cour, membre du barreau de Paris,

*comme experts juridiques;*

M. Coalter G. Lathrop, *Sovereign Geographic Inc.*, Chapel Hill, Caroline du Nord,

M. Alexander M. Tait, *Equator Graphics*, Silver Spring, Maryland,

*comme experts techniques.*

Sir Derek Bowett,

*as Senior Counsel;*

Mr. Derek C. Smith, LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., member of the District of Columbia Bar and Virginia State Bar,

*as Counsel;*

Ms Jannette E. Hasan, LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., member of the District of Columbia Bar and Florida State Bar,

Mr. Hervé Blatry, LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Paris, Avocat à la Cour, member of the Paris Bar,

*as Legal Experts;*

Mr. Coalter G. Lathrop, Sovereign Geographic Inc., Chapel Hill, North Carolina,

Mr. Alexander M. Tait, Equator Graphics, Silver Spring, Maryland,

*as Technical Experts.*

Le PRESIDENT : Veuillez vous asseoir. La séance est ouverte et je donne maintenant la parole au nom de la République du Cameroun à M. Jean-Pierre Cot.

M. COT :

#### I. LA FRONTIÈRE TERRESTRE

##### 4. La déclaration franco-britannique de 1919, les accords de 1930-1931 du lac Tchad au mont Kombon

Monsieur le président, Madame, Messieurs de la Cour, c'est un honneur pour moi que de retrouver cette barre pour défendre la République du Cameroun dans le différend territorial qui l'oppose au Nigéria.

1. Je dois vous parler ce matin du lac Tchad. Mais, auparavant, je vous présenterai les instruments juridiques qui délimitent la frontière dans le secteur qui va du lac Tchad jusqu'au «pic assez proéminent» qu'on appelle le mont Kombon.

Cette frontière est caractérisée par deux traits :

- 1) Elle est délimitée par des instruments internationaux dont la validité n'est pas contestée par les Parties;
- 2) Elle a été définie dans le cadre d'organisations internationales, directement ou sous leur sourcilleuse surveillance. C'est la ceinture plus les bretelles.

2. En d'autres termes, il s'agit d'une frontière délimitée avec soin, entourée d'un luxe de garanties internationales. S'il est une frontière qui ne devrait pas poser de problème, du moins dans son principe et quant aux instruments de référence, c'est bien celle-là. Et pourtant cette frontière conventionnelle est contestée par le Nigéria.

3. Reprenons l'histoire de cette frontière, en partant du point triple dans le lac Tchad. Point de convergence des ambitions territoriales des empires coloniaux allemand, britannique et français, le point triple résulte d'un ensemble d'accords conclus avant la première guerre mondiale par l'Allemagne, la Grande-Bretagne et la France. Vous trouverez le détail de ces négociations et de ces accords dans nos écritures auxquelles je me permets respectueusement de renvoyer la Cour<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Mémoire du Cameroun, par. 4.91-4.106, p. 358-375.

Le point triple est précisé et confirmé en 1919 par la France et le Royaume-Uni, ceci par la déclaration Milner-Simon, qui donne comme coordonnées de ce point «13° 05' de latitude nord et approximativement 14° 05' de longitude est de Greenwich».

4. Du point triple dans le lac Tchad jusqu'au «pic assez proéminent», c'est la ligne noire que vous voyez sur la carte, visé par l'article 60 de la déclaration Thomson-Marchand et connu sous le nom usuel de mont Kombon, la ligne frontière est négociée, d'abord pendant la première guerre mondiale par Georges Picot et Charles Strachey. Il en résulte une ligne, la ligne Picot-Strachey, qui sert de base aux négociations engagées lors de la conférence de la paix en 1919 par les ministres des colonies des deux puissances respectives, lord Milner pour le Royaume-Uni et Henry Simon pour la France. La déclaration Milner-Simon arrête la frontière entre les deux mandats; elle est signée 10 juillet 1919.

5. Cette déclaration définit l'assiette territoriale des deux mandats confiés respectivement au Royaume-Uni et à la France. Elle est citée à l'article premier des accords de mandat de 1922 pour les deux puissances administrantes; son texte est annexé à chacun des deux mandats. Les accords de tutelle de 1946 confirment la frontière issue de la déclaration Milner-Simon.

6. La déclaration du 10 juillet 1919 constitue un élément fondamental du titre territorial transmis lors des indépendances au Nigéria et au Cameroun respectivement. Elle ne sera plus remise en cause par les parties, sous réserve de la prise de position du Nigéria dans la délimitation du lac Tchad, que nous évoquerons tout à l'heure. Pour le reste, cette constatation ne fait pas problème entre les Parties. Je prie la Cour d'en prendre bonne note.

7. Sans doute, la délimitation n'est pas parfaite. Les diplomates qui l'ont négociée connaissaient mal le terrain. Ils ont utilisé la carte allemande Moisel d'avant la première guerre mondiale. Ils sont conscients de l'imperfection de cette carte, comme en témoignent les articles 2 à 4 de la déclaration Milner-Simon<sup>2</sup>. Au demeurant, l'article premier des deux mandats de 1922 prévoit que la délimitation pourra être légèrement modifiée, soit dans l'intérêt des habitants, soit par suite de l'inexactitude de la carte Moisel<sup>3</sup> au 1/300 000 annexée à la déclaration. Ce qui montre

---

<sup>2</sup> Mémoire du Cameroun, livre III, annexe MC 107.

<sup>3</sup> Mémoire du Cameroun, livre IV, annexe MC 127.

bien que les parties avaient bien conscience de la fragilité des données à partir desquelles la frontière avait été délimitée.

8. Au début des années trente, sir Graeme Thomson, gouverneur du Nigéria et Paul Marchand, gouverneur du Cameroun mettent en œuvre cette disposition de l'article premier des mandats, c'est celle prévoyant une délimitation ultérieure. Ils aboutissent à une délimitation provisoire plus précise les 29 décembre 1929 et 31 janvier 1930. La déclaration Thomson-Marchand est annexée à l'échange de notes entre Arthur Henderson, secrétaire au Foreign Office et l'ambassadeur de France, de Fleuriau, ceci en date du 9 janvier 1931. L'accord est approuvé et publié par les deux parties<sup>4</sup>.

9. Monsieur le président, vous noterez que les trois dates de 1929, 1930 et 1931 correspondent aux trois phases de l'adoption d'un instrument international unique que l'on désigne tantôt par l'une, tantôt par l'autre de ces dates, selon que l'on souhaite insister plutôt sur la ligne de délimitation ou sur la nature juridique de l'engagement international. Au demeurant, cette constatation ne fait pas problème entre nous. Je prie la Cour d'en prendre bonne note.

10. Les deux parties établissent une commission mixte, au lendemain de la déclaration Thomson-Marchand et ceci conformément aux dispositions de l'article 2 de la déclaration du 10 juillet 1919. Cette commission mixte se met au travail en commençant par le secteur méridional, c'est-à-dire par la mer. Ses travaux sont interrompus par la seconde guerre mondiale. Ils ne seront plus repris après 1945.

11. La délimitation de 1919 n'est pas parfaite, les parties en ont bien conscience. Celle de 1930 est plus précise, sans atteindre la perfection pour autant. Elle a été établie avec les moyens et compte tenu des connaissances de l'époque. Elle fait néanmoins droit entre les parties, sur toute la longueur de la frontière ainsi délimitée.

12. Votre Cour a eu l'occasion de se prononcer sur des délimitations imparfaites ou défectueuses. C'est au demeurant un truisme de constater que si un différend territorial est porté devant votre juridiction, c'est que la délimitation convenue n'a pas été suffisante pour résoudre le litige. Or vous n'avez jamais considéré que l'imperfection de l'opération de délimitation affectait

---

<sup>4</sup> Mémoire du Cameroun, livre I, p. 352-354, par. 4.70-4.74.

la validité de l'engagement international. Dans l'affaire du *Temple de Préah Vihear*, vous avez noté : «Il existe des traités définissant des frontières qui se bornent à se référer à la ligne de partage des eaux ou à la ligne de crête, sans prévoir en outre une délimitation.»<sup>5</sup> Et vous avez écarté l'erreur comme vice de consentement.

Dans l'affaire de l'*Ile de Kasikili/Sedudu*, vous avez précisé :

«Les puissances contractantes en choisissant les termes «centre du chenal principal», avaient l'intention d'établir une frontière séparant la sphère d'influence même dans le cas d'un cours d'eau ayant plusieurs chenaux. Sur les chenaux du Chobe, elles ne possédaient que des informations rudimentaires. Si elles savaient que de tels chenaux existaient, en revanche leur nombre, leurs particularités, leur navigabilité, etc., et leur importance relative demeuraient pour elles inconnus. Cette situation explique la méthode choisie pour définir la frontière méridionale de la bande de Caprivi.»<sup>6</sup>

Et cette insuffisance de délimitation ne vous a pas empêchés — bien au contraire — d'appliquer le texte et de déterminer quel était le chenal principal du Chobe en donnant effet à l'intention des parties à la convention de 1890.

13. Le Cameroun vous demande aujourd'hui de constater l'existence d'une délimitation conventionnelle fondée sur les accords internationaux de 1919 et de 1931 dans le secteur méridional de la frontière allant du point triple dans le lac Tchad jusqu'au Mont Kombon. Même imparfaite, cette délimitation fait droit entre les Parties. Le Cameroun vous prie de reconnaître son titre territorial, son droit à se prévaloir d'une délimitation conventionnelle établie par des accords internationaux en bonne et due forme.

14. Monsieur le président, pourquoi le Cameroun demande-t-il ce qui paraît une évidence ? Parce que cette évidence n'est pas acceptée par le Nigéria. Nos adversaires ne contestent pas les principes juridiques de référence, du moins «en principe». «En principe» ? Qu'est-ce à dire ? Que le Nigéria se réserve le droit de remettre en cause le règlement frontalier quand cela l'arrange. C'est ainsi que le Nigéria considère que les traités sont applicables en principe mais pas dans le secteur du lac Tchad. Et qu'ils doivent être réécrits dans le secteur qui s'étend de l'embouchure de

---

<sup>5</sup> C.I.J. Recueil 1962, p. 34.

<sup>6</sup> Arrêt du 13 décembre 1999, C.I.J. Recueil 1999, p. 1073, par. 43.

l’Ebeji jusqu’au Mont Kombon. Le Nigéria va jusqu’à proposer une rédaction sous forme d’amendements à la déclaration Thomson-Marchand<sup>7</sup>.

15. Le Cameroun conteste formellement cette manière de procéder. *Pacta sunt servanda*. Les traités-frontière obligent les parties. Autant que les autres traités. Que dis-je : davantage que les autres traités. La convention de Vienne le stipule, notamment en écartant — nous y reviendrons — le jeu de la clause *rebus sic stantibus* en matière territoriale. Et dans l’affaire du *Différend frontalier (Libye/Tchad)*, vous avez noté, s’agissant de clauses territoriales, que leur validité dans le temps n’est pas affectée par l’expiration du traité de base. Autant de règles qui confirment l’importance que le droit international attache à la stabilité du règlement territorial conventionnel. Le Cameroun demande le bénéfice de la stabilité de la frontière délimitée par les accords de 1919 et 1931 dans le secteur allant du lac Tchad au Mont Kombon. Il demande l’application des traités, ni plus, ni moins.

16. Cela ne veut pas dire, Monsieur le président, que les traités-frontière sont immuables, ne sont pas sujets à précision, à révision le cas échéant. Au demeurant, la ligne Thomson-Marchand a fait l’objet de modifications par la suite, notamment lors des indépendances et du rattachement du Cameroun britannique méridional à la République du Cameroun, puisque ce rattachement a eu pour effet de renoncer à la ligne Thomson-Marchand au sud du Mont Kombon, et ceci au profit de la frontière anglo-allemande de 1913.

17. Mais ces modifications territoriales ne peuvent être que le fruit d’un accord de volontés. La convention de Vienne sur le droit des traités qui fait loi en la matière a codifié les procédures de modification des traités par accord entre les parties.

18. Le traité peut être interprété ou précisé par accords ultérieurs (art. 31.3 a)). Il peut l’être par une pratique ultérieure par laquelle est établi l’accord des parties à l’interprétation des traités (art. 31.3 b)). Il peut l’être par toute règle de droit international applicable entre les parties (art. 31.3 c)). Ces hypothèses sont en nombre limité.

19. Il appartient au Nigéria d’apporter la preuve d’une telle précision ou d’une telle modification du règlement territorial arrêté en 1931. Le Nigéria n’apporte même pas un

---

<sup>7</sup> Duplique du Nigéria, vol. II, chap. 8. appendice, p. 405-414.

commencement de preuve à cet égard, ni dans le secteur du lac Tchad, ni dans celui de la frontière terrestre proprement dite, de l'Ebeji jusqu'au Mont Kombon.

a) *La frontière lacustre*

1. Généralités

J'en viens, Monsieur le président, Madame et Messieurs de la Cour, à la frontière lacustre.

20. Dans le secteur du lac Tchad, l'opposition des Parties est radicale. Elle porte sur l'existence même d'un règlement conventionnel. Mais avant de déterminer les termes du litige juridique dans cette région, il convient de rappeler, en quelques mots, l'évolution géographique, hydrographique, institutionnelle et politique du bassin du lac Tchad. Rassurez-vous, je serai bref.

21. Lorsque lord Milner et Henry Simon arrêtent la délimitation de la frontière le 10 juillet 1919 entre les deux territoires appelés à être administrés respectivement par la France et le Royaume-Uni, le lac Tchad est un des plus vastes lacs d'Afrique. D'après les études de la CBLT (la commission du bassin du lac Tchad)<sup>8</sup>, sa superficie était alors d'environ 22 772 km<sup>2</sup>. La vie des populations riveraines s'organisait autour de cette ressource naturelle, importante notamment en raison de l'abondance du poisson.

22. A partir des années soixante et pour des raisons dans le détail desquelles je n'entrerai pas, je vous les épargnerai, le lac s'assèche, se réduit comme peau de chagrin, à tel point que sa surface est estimée en 1995 à 1744 km<sup>2</sup>, soit moins du dixième de sa surface initiale. Les populations suivent naturellement l'évolution du lac, les pêcheurs pour y poursuivre leurs activités, les agriculteurs pour mettre en valeur les terres ainsi découvertes, dont le sol limoneux est particulièrement fertile. Et ceci est vrai, en particulier des populations nigérianes, ressortissant de l'Etat le plus peuplé — et de loin —, mais encore de l'Etat le plus affecté par le recul du lac de plusieurs dizaines de kilomètres, puisque, au jour d'aujourd'hui, le Nigéria n'est même plus riverain du lac Tchad du fait de ce recul. La pression démographique se faisant sentir, les populations riveraines installent dans les années soixante-dix de nouveaux villages sur des terrains

---

<sup>8</sup> Contre-mémoire du Nigéria, vol. II, 3.18 et suiv., par. 13.18 et suiv.

naguère inondés. Vous trouverez le récit de ce processus, notamment dans les écritures du Nigéria où il est décrit dans le détail<sup>9</sup>.

23. En d'autres temps, Monsieur le président, le Nigéria aurait sans doute excipé du changement fondamental des circonstances pour se dégager de ses obligations conventionnelles. Mais le droit international contemporain est formel : la clause *rebus sic stantibus* ne joue pas en matière territoriale. Comme le dit très clairement la convention de Vienne sur le droit des traités en son article 62.2 a) :

«Un changement fondamental de circonstances ne peut pas être invoqué comme motif pour mettre fin à un traité ou s'en retirer :

a) s'il s'agit d'un traité établissant une frontière; ...»

24. Et dans l'affaire du *Projet Gabčíkovo-Nagymaros*, vous avez précisé :

«Le fait que l'article 62 de la convention de Vienne sur le droit des traités soit libellé en termes négatifs et conditionnels indique d'ailleurs clairement que la stabilité des relations conventionnelles exige que le moyen tiré d'un changement fondamental de circonstances ne trouve à s'appliquer que dans des cas exceptionnels.»<sup>10</sup>

25. Vous avez eu raison, à mes yeux, d'insister à ce propos sur l'importance de la stabilité des relations conventionnelles. Si le Nigéria avait pu prendre prétexte du changement de circonstances hydrographiques pour remettre en cause l'ensemble de la délimitation dans le lac Tchad, le désordre juridique et politique en résultant aurait été considérable. Au demeurant, je ne suis pas certain que le Nigéria ne tente pas, par une voie détournée, de parvenir aux mêmes fins, de réintroduire la clause *rebus sic stantibus* dans le présent débat. Il me semble y voir comme un *hidden agenda*, diraient nos amis anglo-saxons, un agenda dissimulé, une argumentation qui n'ose dire son nom.

26. Parallèlement à cette évolution hydrographique et sociale du secteur, les Etats riverains du lac créent en 1964 une organisation internationale, la commission du bassin du lac Tchad, afin de gérer en commun les ressources du lac. Vous avez examiné la nature institutionnelle et juridique de cette institution lors de la procédure relative aux exceptions préliminaires du Nigéria, ce qui me dispense d'y insister<sup>11</sup>. Il s'agit d'un cadre de coopération important. La CBLT s'est vu

---

<sup>9</sup> Contre-mémoire du Nigéria, vol. II, p. 335 et suiv., par. 14.1 et suiv.

<sup>10</sup> C.I.J. Recueil 1997, par. 104., p. 65.

<sup>11</sup> C.I.J. Recueil 1998, p. 301-309, par. 61-73.

confier diverses missions touchant l'économie et la sécurité dans le secteur, mais aussi, à partir de 1983, la démarcation de la frontière dans des conditions sur lesquelles je reviendrai.

27. L'installation des populations sur les terres libérées par l'assèchement du lac ne pose pas de problème insurmontable dans un premier temps. Le Cameroun, souverain territorial, exerce ses attributions dans les conditions évoquées dans nos écritures avec l'effectivité correspondant à la nature d'une contrée fort éloignée des grands centres de décision et d'un accès qui n'est pas commode. Les autorités camerounaises font des tournées administratives régulières, désignent les chefs traditionnels, assurent le recensement de la population, prélevent les impôts, organisent les campagnes électorales<sup>12</sup>, tiennent les bureaux de vote, assurent les campagnes de vaccination, réglementent les marchés publics, assurent les distributions de vivres en cas de pénurie, réglementent les activités de pêche, assurent l'ordre public, administrent la justice. Le Japon ne se trompe pas d'interlocuteur lorsqu'il engage avec le Cameroun — et non le Nigéria — une coopération internationale exemplaire pour développer la pêche traditionnelle à Katti Kime, dans le lac Tchad<sup>13</sup>.

28. La situation politique s'envenime à partir du milieu des années quatre-vingt à la suite d'une série d'incidents entre le Cameroun et le Nigéria. La tension s'élève brusquement en février 1987, lorsque le Nigéria lance une opération militaire d'envergure, annexe les principales localités du secteur, expulse les autorités camerounaises pour y installer une administration nigériane. Le Cameroun s'émeut de ce coup de force, mais ne pose pas le problème en termes de souveraineté territoriale, puisque, au même moment, la commission du bassin du lac Tchad poursuit les travaux de démarcation dans le lac dont elle a été chargée par le Cameroun et le Nigéria entre autres parties à l'accord et sur la base des traités reconnaissant sans conteste la souveraineté du Cameroun sur lesdites localités. Il faut attendre, Monsieur le président, 1994 pour voir apparaître la première revendication de souveraineté du Nigéria sur Darak, ce qui conduit le Cameroun à déposer devant la Cour la requête additionnelle à la requête initiale par laquelle vous êtes saisis de cet aspect du différend entre les deux Parties.

---

<sup>12</sup> Réplique du Cameroun, livre I, p. 135-139, par. 3.67-3.83 et annexe, p. 147-153.

<sup>13</sup> Réplique du Cameroun, p. 137-138, par. 3.74.

29. L'opposition des thèses des Parties est radicale. Elle porte ici sur l'existence même d'un règlement conventionnel dans le lac Tchad.

30. Pour le Cameroun, la frontière est délimitée dans le lac Tchad par des instruments internationaux. Le point triple a été fixé dès avant la première guerre mondiale par le jeu de divers accords internationaux. Ce point triple a été précisé par l'accord Milner-Simon du 10 juillet 1919. Il a été confirmé par la déclaration Thomson du 31 janvier 1930. La ligne frontière, quant à elle, a été spécifiée dans la déclaration du 10 juillet 1919, reprise le 31 janvier 1930 en termes identiques :  
[projeter texte]

«La frontière partira du point de rencontre des trois anciennes frontières britannique, française et allemande situé dans le lac Tchad par 13° 05' de latitude nord et approximativement 14° 05' de longitude est de Greenwich. De là, la frontière sera déterminée de la façon suivante :

1. Par une ligne droite jusqu'à l'embouchure de l'Ebeji;
2. De cette embouchure par le cours de la rivière Ebeji...»<sup>14</sup>

31. Trois observations, Monsieur le président, à propos de cette rédaction.

- 1) La frontière est déterminée par une ligne droite, tracée entre deux points, ce qui est la pratique générale en matière de frontières lacustres.
- 2) La localisation de l'embouchure de l'Ebeji pose un problème aux Parties : j'y reviendrai tout à l'heure. Notons cependant et à ce stade que, quelle que soit la thèse retenue quant à l'embouchure de l'Ebeji, l'angle de la ligne droite qui part du point triple et arrive à l'embouchure n'est déplacé que de quelques minutes à peine, ce qui ne modifie en rien l'attribution des principaux villages respectivement au Nigéria et au Cameroun.
- 3) Enfin, la délimitation de la frontière dans le lac Tchad n'a pas été modifiée par la suite. En particulier, la déclaration Thomson-Marchand reprend exactement les termes employés par lord Milner et Henry Simon dans ce secteur<sup>15</sup>.

32. Délimitée par l'accord Milner-Simon, la frontière a été démarquée dans le cadre de la CBLT sur la base des instruments cités. IGN France International, chargé de l'opération a ainsi placé deux bornes principales, l'une au point triple [projeter photo], et l'autre au point double

---

<sup>14</sup> Mémoire du Cameroun, livre III, annexe MC107.

<sup>15</sup> Mémoire du Cameroun, livre IV, annexe MC157.

[projeter photo], ainsi que treize bornes intermédiaires. Vous noterez, Monsieur le président, qu'il ne s'agit pas de structures légères ou enterrées mais de solides piliers visibles à distance même si on peut les confondre. Les procès-verbaux et rapports d'expertise rédigés à cette occasion ont été signés par les experts et commissaires nationaux nigérians et camerounais<sup>16</sup>.

33. Cette frontière est confirmée par toutes les cartes disponibles. Citons d'abord les deux cartes officielles annexées aux déclarations Milner-Simon et Thomson-Marchand<sup>17</sup>. Ajoutons que toutes les cartes sur lesquelles est portée une frontière tracent la ligne droite caractéristique allant du point triple jusqu'à l'embouchure de l'Ebeji. Le Nigéria lui-même en convient de bonne grâce, comme l'indiquent les croquis n° 50, 51, 52 et 53 de l'atlas annexé à son contre-mémoire et illustrant la frontière délimitée par les déclarations Milner-Simon et Thomson-Marchand<sup>18</sup>. Les Parties sont donc bien d'accord sur ce point : les deux déclarations ont bien délimité en 1919 et en 1930 la frontière dans le lac Tchad. Je prie la Cour d'en prendre bonne note.

34. Il est difficile, dans ces conditions, Monsieur le président, de prétendre que le lac Tchad constitue une zone inconnue des Parties, inexplorée, une *terra nullius* susceptible d'appropriation par tous les moyens. Il y a une délimitation conventionnelle. Le Cameroun demande le respect et l'application de ce règlement conventionnel dans le lac Tchad.

35. A la thèse du Cameroun s'oppose la thèse du Nigeria. Si je l'ai bien comprise, il n'y a pas de délimitation conventionnelle pour le Nigéria — ou il n'y a plus de délimitation conventionnelle pour le Nigéria — dans le lac Tchad. Il n'y a pas — ou il n'y a plus — de traité international applicable dans ce secteur. Le Nigéria précisera sans doute ses vues à ce sujet. Le titre territorial qu'avance le Nigéria dans ce secteur repose sur l'occupation, la prescription, l'acquiescement, l'*estoppel*. Le désaccord entre les deux Parties est radical. La Cour l'a noté au demeurant dans son arrêt sur les exceptions préliminaires :

«le Nigéria n'indique pas s'il est ou non d'accord avec le Cameroun sur le tracé de la frontière ou sur sa base juridique, encore qu'il soit clairement en désaccord avec le Cameroun en ce qui concerne Darak et les îles avoisinantes».<sup>19</sup>

---

<sup>16</sup> Mémoire du Cameroun, livre VI, annexe MC292, p. 2463-2472.

<sup>17</sup> Réplique du Cameroun, livre II, atlas cartographique.

<sup>18</sup> Contre-mémoire du Nigéria, atlas, vol. II.

<sup>19</sup> C.I.J. Recueil 1998, p. 316, par. 92.

36. A la lecture des écritures ultérieures du Nigéria, il apparaît que, dans le secteur du lac Tchad, le désaccord porte à la fois sur la base juridique et sur le tracé de la frontière. Vous en prendrez bonne note.

37. Avant de poursuivre, Monsieur le président, Madame, Messieurs de la Cour, permettez-moi de vous dire ma perplexité face à ce que j'appellerai la danse des sept voiles du Nigéria.

38. Reprenons le calendrier. La déclaration Milner-Simon est signée le 10 juillet 1919. Le 23 et 24 mars 1999, soit quatre-vingt ans plus tard, le général Abacha, président du Nigéria, présidant le VIII<sup>e</sup> sommet des chefs d'Etats et de gouvernement de la CBLT à Abuja, fait adopter une résolution qui approuve le document technique de démarcation réalisé sur la base de la déclaration Milner-Simon de 1919 et félicite les commissaires, les experts nationaux, le secrétaire exécutif et l'IGN France pour le travail accompli. Le président Abacha demande que le document soit signé au plus tard lors du prochain sommet de la CBLT<sup>20</sup>. Soixantequinze ans après l'adoption de la déclaration Milner-Simon, le chef de l'Etat Nigéria confirme ainsi solennellement la validité de la déclaration alors opérée, ceci à l'occasion de la démarcation effectuée sur le terrain.

39. Il faut attendre quelques semaines plus tard pour apprendre que l'article 1<sup>er</sup> de cette déclaration n'est pas applicable au lac Tchad. Encore est-ce presque par hasard, au détour d'une correspondance diplomatique. Par note du 11 avril 1994<sup>21</sup> (Note du 11 avril), le ministère des affaires étrangères du Cameroun proteste contre l'occupation illicite de la localité de Kontcha par le Nigéria. En réponse, l'ambassade du Nigéria à Yaoundé confirme l'appartenance de Kontcha au Cameroun, pas de problème, et ajoute incidemment au détour d'une phrase que Darak, qui n'est pas du tout dans le même secteur que Kontcha, a toujours fait partie — «*has always been part and parcel*» — du district de Wulgo, au Nigéria<sup>22</sup>. C'est ainsi que le Cameroun a pris connaissance des prétentions nigérianes sur Darak et éventuellement sur le lac Tchad. La réaction camerounaise, vous le savez, a été d'introduire le 6 juin 1994 une requête additionnelle à la requête initiale du

---

<sup>20</sup> Mémoire du Cameroun, livre VII, annexe MC 352, p. 2864.

<sup>21</sup> Requête, annexe 1, p. 89.

<sup>22</sup> Mémoire du Cameroun, livre VII, annexe MC 335, p. 2879-2881.

29 mars 1994 par laquelle il vous avait saisi du litige de Bakassi et ceci afin d'élargir la saisine de la Cour à la frontière terrestre et au lac Tchad.

40. Mais ma danse ne s'arrête pas avec ce premier pas. La correspondance en effet ne visait que Darak. Sauf erreur, il a fallu attendre le dépôt du contre-mémoire du Nigéria, en mai 1999, quatre-vingts ans après la déclaration Milner-Simon, pour connaître la liste des villages revendiqués par le Nigéria<sup>23</sup>.

41. Cela ne s'arrête pas tout à fait là. Le Nigéria s'obstinant à ne pas préciser la ligne frontière qu'il revendique, le Cameroun a dû en faire la remarque dans sa réplique. Citant Vattel, nous avons demandé que fussent marquées «avec clarté et précision les limites des frontières»<sup>24</sup>. Le Nigéria a enfin consenti à produire un croquis en duplique que vous allez voir dans un instant, le voici [projeter croquis], indiquant «*Nigeria Claim in Lake Chad*», c'est ainsi qu'en janvier 2001, quatre-vingts deux années après la déclaration Milner-Simon, si je ne me trompe, que le Nigéria a enfin dévoilé son appétit. Ce croquis, vous le voyez, indique «*Nigeria's boundary with Cameroon*»<sup>25</sup>. Vous noterez que le point triple, dans le croquis du Nigéria, est reporté à l'est d'environ 25 kilomètres. Le Nigéria ajoute, sans doute à l'intention des autres Etats riverains du lac Tchad, formant parties à cette instance, que tout ceci ne préjuge pas les autres limites internationales dans le lac Tchad, dont le Nigéria considère qu'elles restent à déterminer (*«without prejudice to the other international boundaries within Lake Chad which Nigeria considers are still to be determined»*<sup>26</sup>). Monsieur le président, quand, comment, pourquoi cette marche territoriale du Nigéria vers l'est s'arrêtera-t-elle ? Ses voisins sont en droit de se poser la question. Nous souhaitons que la Cour y donne une réponse claire et si possible y mettre un arrêt.

## 2. Les travaux de la commission du bassin du lac Tchad

42. J'en viens, Monsieur le président, au cœur de l'argumentation nigériane : les travaux effectués dans le cadre de la CBLT (commission du bassin du lac Tchad) et les prises de position des Etats membres au sein de cette instance. Vous avez examiné dans le détail l'architecture

---

<sup>23</sup> Contre-mémoire du Nigéria, vol. II, p. 336, par. 14.5.

<sup>24</sup> Réplique du Cameroun, livre I, p. 119-120, par. 3.36-3.37.

<sup>25</sup> Duplique du Nigéria, vol. I, par. 5.9, p. 241 et fig. 5.2 et 5.3.

<sup>26</sup> *Ibid.* Voir aussi fig. 5.3, cartouche.

institutionnelle et les missions de la CBLT dans votre arrêt du 11 juillet 1998 sur les exceptions préliminaires<sup>27</sup>, ce qui me permettra d'être bref sur ces aspects.

43. D'après le Nigéria, et suivant ses écritures, il aurait été constaté au sein de la CBLT qu'il n'y a pas de délimitation conventionnelle dans le lac Tchad, ce qui justifierait l'acquisition de territoire par d'autres moyens tels que l'occupation, la prescription acquisitive.

44. Monsieur le président, je rappelle — *ad nauseam*, je vous prie de m'en excuser — que la déclaration Milner-Simon, dans son article 1<sup>er</sup>, donne les coordonnées géographiques du point de départ qui est le point triple, localise le point d'arrivée sur la rive du lac à l'embouchure de l'Ebeji, précise qu'une ligne droite relie ces deux points. La validité de la déclaration Milner-Simon n'est pas contestée par les Parties; c'est son applicabilité au lac Tchad qui est en cause.

45. On peut reconstituer le raisonnement du Nigéria, qui n'est pas facile, en trois temps :

1. Les instruments conventionnels de délimitation conclus avant les indépendances doivent être confirmés par la suite.
2. La CBLT a constaté l'absence de délimitation conventionnelle.
3. L'occupation des villages du lac par le Nigéria s'est donc faite conformément au droit international.

Nous contestons ces trois propositions.

a) *Les instruments internationaux antérieurs aux indépendances et pertinents pour la délimitation dans le lac Tchad sont toujours en vigueur*

46. Dans votre arrêt du 11 juin 1998 sur les exceptions préliminaires, vous avez résumé la thèse du Nigéria ainsi :

«S'agissant de la base juridique de la frontière, le Nigéria se réfère à des «instruments pertinents» sans préciser de quels instruments il s'agit; il déclare cependant qu'ils étaient antérieurs à l'indépendance et que depuis lors aucun accord bilatéral «qui confirme expressément ou définit de toute autre manière, par référence à des coordonnées géographiques la frontière préexistante à l'indépendance» n'a été conclu entre les Parties. Une telle formulation semble suggérer que les instruments existants appellent une confirmation.»<sup>28</sup>

47. Monsieur le président, la thèse de la confirmation nécessaire des accords internationaux de délimitation préalables aux indépendances n'est évidemment pas acceptable. Elle est contraire à

---

<sup>27</sup> C.I.J. Recueil 1998, p. 304-309, par. 61-73.

<sup>28</sup> C.I.J. Recueil 1998, p. 316, par. 92.

la règle posée par l'article 15 de la convention de Vienne de 1978 sur la succession aux traités. Elle se heurte au principe de l'*uti possidetis juris* adopté par l'Organisation de l'unité africaine au Caire le 28 juillet 1964 et dont votre jurisprudence a affirmé de manière répétée la pleine applicabilité au continent africain<sup>29</sup>. Comme l'a dit votre Chambre dans l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)* :

«Ce principe constitue un principe général, logiquement lié au phénomène de l'accession à l'indépendance où qu'il se manifeste. Son but évident est d'éviter que l'indépendance et la stabilité des nouveaux Etats ne soient mises en danger.»<sup>30</sup>

48. Le principe *uti possidetis* ne fige évidemment pas la frontière. Les nouveaux Etats demeurent libres de modifier la frontière par voie d'accord, conformément aux règles codifiées par la convention de Vienne sur le droit des traités. Mais demander la confirmation des traités frontières conclus avant l'indépendance serait tourner le dos à cinquante années de pratique et de jurisprudence relatives au droit international en Afrique.

b) *Les travaux menés dans le cadre de la CBLT*

49. Loin de remettre en cause la validité des instruments de délimitation, les travaux de la CBLT en ont confirmé l'applicabilité et les ont appliqués. En effet la CBLT s'est vu confier la mission de démarquer la frontière dans le lac Tchad. Je rappelle qu'elle délibère à l'unanimité.

50. Vous avez bien précisé dans votre arrêt du 11 juin 1998 sur les exceptions préliminaires que la CBLT n'avait aucune compétence en matière de délimitation de la frontière :

«La Cour relèvera par ailleurs que les Etats membres de la commission ont par la suite chargé cette dernière de procéder à la démarcation des frontières dans la région sur la base des accords et traités figurant dans le rapport des experts de novembre 1984 ... De ce fait et comme le souligne le Nigéria «la question de la démarcation de la frontière relève manifestement de la compétence de la commission». Cette démarcation était conçue par les Etats intéressés comme une opération matérielle à réaliser sur le terrain sous l'autorité de la commission en vue d'éviter le renouvellement des incidents de 1983.

Mais la commission n'a jamais reçu compétence, et à fortiori compétence exclusive, pour se prononcer sur le différend territorial qui oppose actuellement le Cameroun et le Nigéria devant la Cour, différend qui au surplus n'était pas encore né en 1983.»<sup>31</sup>

<sup>29</sup>Voir *Différend frontalier (Burkina Faso/Mali)*, Re. 1986, p. 565; *Différend territorial (Libye/Tchad)*, *C.I.J. Recueil 1994*, p. 38-40; *Ile de Kasikili/Sedudu*, *C.I.J. Recueil 1999*, par. 19.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> *C.I.J. Recueil 1998*, p. 308, par. 70.

En conséquence, l'argumentation du Nigéria doit être écartée. Les Etats membres au sein de la CBLT ont, du fait des travaux de démarcation, confirmé à l'unanimité, je dis bien à l'unanimité, et à plusieurs reprises, la validité des instruments de délimitation et notamment des déclarations Milner-Simon et Thomson-Marchand. La CBLT a en effet défini les instruments de référence de ce travail de démarcage.

**aa) *La définition des instruments de référence***

51. A la suite des incidents entre le Cameroun et le Nigéria, une réunion extraordinaire de la commission a eu lieu à Lagos du 21 au 23 juillet 1983<sup>32</sup>. Deux sous-commissions sont alors créées. Elles se réunissent du 12 au 16 novembre 1984. Un accord intervient sans difficulté entre les experts pour retenir «comme documents de travail ... traitant de la délimitation des frontières dans le lac Tchad» diverses conventions et accords bilatéraux conclus entre l'Allemagne, la France et le Royaume-Uni entre 1906 et 1931, notamment — je cite le rapport de la sous-commission du 17 novembre 1984 :

«Echange de notes entre les gouvernements de sa Majesté du Royaume-Uni et de la France concernant la frontière entre le Cameroun français et britannique fait à Londres le 9 janvier 1931.»<sup>33</sup>

Les experts de la CBLT proposent que la frontière soit démarquée le plus rapidement possible sur la base des textes de délimitation ainsi énumérés. Ces accords internationaux sont énumérés avec le concours et l'approbation des experts du Nigéria.

52. La liste de ces accords ne sera jamais remise en cause ou contestée au cours des nombreuses réunions tenues par la CBLT pendant les dix années écoulées entre 1984 et la saisine de la Cour en 1994.

**bb) *La localisation de l'embouchure de l'Ebeji***

53. C'est le second point de référence avec la ligne droite entre les deux, vous vous en souvenez. Elle pose un problème aux Parties. Lors d'une réunion des experts, tenue du 2 au 5 mars 1988 à N'Djamena, le Nigéria et le Cameroun constatent leur désaccord sur la question. Les 1<sup>er</sup> et 2 août 1988, les commissaires nationaux réunis à Maiduguri demandent au secrétaire

---

<sup>32</sup> C.I.J. Recueil 1998, p. 305, par. 65.

<sup>33</sup> Mémoire du Cameroun, Livre VI, annexe 271, p. 3.

exécutif de la CBLT de convoquer une réunion d'experts nationaux afin de faire des recommandations sur la localisation du bipoint qui est l'embouchure de l'Ebeji. L'affaire est réglée quelques semaines plus tard à N'Djamena. La trente-sixième session de la CBLT approuve les nouvelles coordonnées proposées par sa résolution n° 2<sup>34</sup>.

54. Monsieur le Président, je ne me prononce pas à ce stade sur la question de fond qui celle de la localisation de l'embouchure de l'Ebeji; c'est un problème que nous retrouverons tout à l'heure. Cependant, je souhaite attirer l'attention de la Cour sur la portée de la controverse opposant les deux parties devant la CBLT en 1988. Les deux parties acceptent sans difficulté la délimitation résultant des déclarations Milner-Simon et Thomson-Marchand dans le lac Tchad. Elles s'inscrivent dans cette logique. Elles proposent sans doute une interprétation différente de l'expression «embouchure de l'Ebeji», ce qui est leur droit. Et les deux parties s'inclinent devant la proposition de la CBLT, acceptant le point médian proposé par les experts puis la commission.

*cc) L'opération de démarcation*

55. L'opération de démarcation se poursuit de 1988 à 1990. Elle est menée par l'IGN France-international. Elle se traduit, nous l'avons vu, par la pose de deux bornes principales aux deux extrémités de la frontière dans le lac Tchad et de 13 bornes intermédiaires. Au 12 février 1990, toutes les bornes sont posées avec la précision demandée par les parties prenantes, c'est-à-dire au centimètre près. Le document est signé par les experts nationaux, y compris les experts du Cameroun et du Nigéria, ainsi que par le secrétaire exécutif de la CBLT à N'Djamena le 14 février 1990 à N'Djamena<sup>35</sup>. L'approbation finale de la démarcation sur le terrain est reportée, pour des raisons techniques, au 24 juillet 1992 et le rapport de fin de travaux est signé par tous les experts le 28 juillet suivant à N'Djamena. Le rapport est présenté au VIII<sup>ème</sup> sommet des chefs d'Etat et de gouvernement à Abuja, les 23 et 24 mars 1994. Le sommet examine le rapport et «après une courte discussion, les chefs d'Etat l'approuvent et félicitent ceux qui ont exécuté les travaux»<sup>36</sup>.

---

<sup>34</sup> Mémoire du Cameroun, Livre I, par. 2.163, et annexe 286.

<sup>35</sup> *Ibid.*, annexe 292.

<sup>36</sup> Mémoire du Cameroun, Livre I, par. 2.175, et annexe 351.

56. Pendant treize ans, le Nigéria a coopéré aux travaux de démarcation de la frontière dans le lac Tchad sans jamais manifester la moindre réserve de principe vis-à-vis des instruments de délimitation retenus par la CBLT.

57. Le refus de ratification opposé à partir de 1996 par le Nigéria au résultat des travaux ne remet aucunement en cause la validité des instruments préalables de délimitation de 1919 et de 1931. Il s'agit en l'espèce de l'attitude unilatérale d'un Etat membre de la CBLT et non d'une décision collective, moins encore d'un accord entre les deux parties pour écarter la délimitation convenue jusqu'alors entre les parties. Ce refus n'est fondé sur aucune cause valable de terminaison ou de modification des traités. Il manifeste la distance prise par le Nigéria vis-à-vis de l'opération de démarcation de la CBLT, ce qui était parfaitement son droit. Il est sans effet sur la délimitation antérieure.

c) *Pratique ultérieure, reconnaissance, acquiescement*

58. Le comportement des Parties, et singulièrement celui du Nigéria, confirme la délimitation conventionnelle dans le lac Tchad. La position constante de l'administration britannique du mandat à partir de 1919, puis de la tutelle après 1945, a été de reconnaître la frontière conventionnelle dans le lac Tchad, d'acquiescer à son tracé. Cette position a été confirmée par l'administration nigériane à partir de l'indépendance du pays. Nous avons détaillé ces reconnaissances successives dans nos écritures. Je prie respectueusement la Cour de s'y reporter<sup>37</sup>.

59. Cette reconnaissance est notamment intervenue dans le cadre des travaux de la commission du bassin du lac Tchad. Le Nigéria, au niveau technique, puis par la voix de ses experts et de ses commissaires, le Nigéria, au niveau politique, par ses ministres, le Nigéria enfin au plus haut niveau, celui du chef de l'Etat, a réitéré, de réunion en réunion et de sommet en sommet, son acquiescement à la délimitation conventionnelle intervenue en 1919 et confirmée en 1930.

60. Jusqu'en 1987, le comportement des autorités nigérianes sur le terrain a confirmé le respect de la ligne conventionnelle, malgré quelques incidents mais qui ne remettaient pas en cause

---

<sup>37</sup> Mémoire du Cameroun, Livre I, par. 3.53 à 3.88, p. 165 à 178; réplique du Cameroun, Livre I, par. 3.97 à 3.104, p. 143 à 145.

le tracé frontalier. A partir de 1987, il est vrai, l'invasion du secteur du lac Tchad par les forces armées nigérianes souligne une divergence entre l'attitude des autorités locales sur le terrain et celle du gouvernement fédéral au plus haut niveau, dans le cadre de ces acquiescements réitérés dans la CBLT. Mais votre jurisprudence fait prévaloir la volonté des autorités représentatives de l'Etat sur le plan international<sup>38</sup>.

61. Ajoutons le rôle des cartes dans cette affaire, sur lesquelles nos adversaires sont discrets. Nous sommes ici en présence de deux cartes officielles. La carte Moisel a été annexée à la déclaration Milner-Simon de 1919 [projeter carte Moisel], la voici avec la frontière conventionnelle clairement indiquée. La frontière entre les deux mandats que vous voyez en surimpression date car les couleurs ne sont pas tout à fait visibles. Il en est de même pour la carte annexée à la déclaration Thomson-Marchand [projeter carte Thomson-Marchand] qui est une carte à une plus petite échelle que la précédente. Mais le tracé de la frontière, vous le voyez au sommet de la carte, est sans ambiguïté. Votre jurisprudence attribue aux cartes officielles une valeur probatoire incontestable, puisqu'elles font partie de l'*instrumentum*, scellant ainsi l'accord des parties sur la délimitation de la frontière.

62. Par ailleurs, la puissance administrante, le Royaume-Uni, puis après l'indépendance, le Nigéria, ont produit de nombreuses cartes. Toutes ces cartes, vous en trouverez la référence dans le compte rendu — *toutes* ces cartes, je dis bien — confirmant le tracé de la frontière conventionnelle dans le lac Tchad<sup>39</sup>.

63. Il en est ainsi des cartes notamment produites par le Royaume-Uni, en tant que puissance administrante, et transmises à la commission des mandats de la SdN, puis au Conseil de tutelle de l'ONU. Voici, par exemple, la carte de 1954 intitulée «*Cameroons under United Kingdom Trusteeship*» [projeter carte]. Ce type de carte à très petite échelle présente néanmoins l'intérêt de rappeler et de confirmer solennellement l'assiette territoriale de la tutelle, telle que définie par la puissance administrante elle-même et sous le contrôle de l'organisation internationale.

---

<sup>38</sup> Affaire du *Temple de Préah Vihear*, C.I.J. Recueil 1962, p. 30.

<sup>39</sup> Mémoire du Cameroun, livre I, cartes M5, M6, M7. Mémoire du Cameroun, livre VII (annexe cartographique), cartes M 32a, 35, 42, 43, 45, 46, 47, 51, 55, 57, 59, 60, 61, 67, 71, 74, 75, 79, 93a. Réplique du Cameroun, livre I, carte R1.

64. Les cartes produites par les parties entraînent des conséquences juridiques. Comme l'a noté le tribunal arbitral dans l'affaire du *Canal de Beagle* — la traduction est de mon cru, je vous prie d'en excuser l'imperfection — :

«Il est clair qu'une carte émanant d'une partie X et attribuant la souveraineté sur un certain territoire à la partie Y a une valeur probatoire plus considérable pour la revendication territoriale de la partie Y qu'une carte émanant de la partie Y elle-même et montrant la même chose.»<sup>40</sup>

Le tribunal arbitral dans l'affaire de la *Laguna del Desierto* a conclu dans le même sens<sup>41</sup>.

65. Comment qualifier cet ensemble d'attitudes concordantes prises par les autorités britanniques, puis nigérianes : actions sur le terrain, actes juridiques, cartes publiées, positions adoptées lors des travaux de la CBLT ?

66. Votre jurisprudence retient ce comportement d'abord au titre de l'article 31, paragraphe 3, alinéa b) de la convention de Vienne, dès lors qu'il révèle l'accord des parties quant à l'emplacement de la frontière, ce qui est le cas dans lac Tchad<sup>42</sup>. Ceci est en particulier le cas des positions prises par le Nigéria dans le cadre de la CBLT. Nous le savons, le Nigéria n'a pas ratifié, *in fine*, le résultat des travaux de démarcation et n'est donc pas lié par ces travaux de démarcation. Mais son comportement pendant treize années s'inscrit dans le cadre de la pratique ultérieure relative à l'application des accords de délimitation de 1919 et de 1931. Ce comportement confirme l'existence, entre les parties à ces accords, d'une identité de vues sur l'existence et le tracé de la frontière.

67. Nous avons donc constaté l'accord entre les deux parties à travers le comportement du Nigéria. Le Nigéria oppose cependant l'attitude, la passivité du Cameroun à partir de 1987. Mais entre cette affaire, le Cameroun a pris le Nigéria aux mots.

68. En se fondant sur l'attitude du Nigéria, le Cameroun a estimé que les incidents dans le lac Tchad, culminant avec le coup de force de 1987, ne mettaient pas en cause sa souveraineté sur la zone en question, puisque le Nigéria, au même moment, participait activement à une opération internationale de démarcation de la zone qui confirmait la ligne conventionnelle et donc la

---

<sup>40</sup> «Clearly, a map emanating from party X showing certain territory as belonging to party Y is of far greater evidential value in support of Y's claim to that territory than a map emanating from Y itself, showing the same thing». Sentence arbitrale du 2 avril 1977, *ILR*, vol. 52, 1979, p. 85.

<sup>41</sup> *ILR*, vol. 113, p. 79, par. 169.

<sup>42</sup> Affaire de l'Ile de Kasikili/Sedudu, arrêt du 13 décembre 1999, p. 1096, par. 79.

souveraineté camerounaise. Graves que fussent les incidents, le Cameroun n'avait aucune raison de penser que ces incidents remettaient en cause sa souveraineté sur les villages contestés. La Cour l'a du reste fait observer, dans son arrêt sur les exceptions préliminaires, «chaque incident frontalier n'implique pas la remise en cause de la frontière»<sup>43</sup>. Dans une période de tension, le Cameroun était en droit de penser que le Nigéria ne contestait pas pour autant la souveraineté territoriale. Le Cameroun s'est donc abstenu de prendre toutes les mesures qu'il aurait été en droit de décider au vu de la gravité de l'atteinte et pour préserver sa souveraineté territoriale. Et le Nigéria est aujourd'hui mal venu, dans ces conditions, de faire reproche au Cameroun de sa passivité et d'avoir attendu 1994 pour s'émouvoir d'une revendication de souveraineté sur Darak.

69. En tout état de cause, les circonstances entourant les opérations de démarcation menées par la CBLT excluent tout argument fondé sur le consentement supposé du Cameroun à la revendication territoriale du Nigéria, puisque ce dernier se prêtait par ailleurs à une démarcation fondée sur une délimitation reconnaissant clairement le titre territorial du Cameroun sur les villages en question.

70. Il en va de même, à fortiori, pour l'opération alléguée d'une prescription acquisitive. L'occupation de Darak et des villages voisins n'avait rien de pacifique. De plus, l'*animus dominandi*, «à titre de souverain»<sup>44</sup>, était singulièrement absent puisque, au même moment, les experts et commissaires du Nigéria participaient à une opération de démarcation en contradiction avec leur occupation militaire et administrative des villages.

Monsieur le président, j'en viens maintenant à l'examen des effectivités *contra legem* invoquées par le Nigéria

#### d) *Les effectivités contra legem invoquées par le Nigéria*

71. La souveraineté du Cameroun sur Darak et les villages voisins se fonde sur un titre clair, confirmé par la CBLT, reconnu par les experts et commissaires nationaux du Nigéria, consacré par la réunion des chefs d'Etat et de gouvernement lors des sommets de la CBLT. Face à ce titre

---

<sup>43</sup> C.I.J. Recueil 1998, p. 315, par. 90.

<sup>44</sup> Pour une analyse récente, voir *Ile de Kasikili/Sedudu*, C.I.J. Recueil 1999, p. 1105-1106, par. 98.

juridique clair, le Nigéria invoque l'occupation militaire de ces localités, occupation par ses forces armées.

72. L'occupation militaire nigériane n'est pas contestée. Le Nigéria lui-même en apporte les preuves surabondantes, dans ses écritures, en voulant établir l'effectivité de sa présence, dans les localités en cause. Les effectivités nigérianes depuis 1987 sont détaillées avec complaisance, tant dans le contre-mémoire, volume II, pages 419 à 475, que dans la duplique du Nigéria, volume I, pages 242 à 265. Il s'agit d'autant de preuves de la violation de la souveraineté territoriale camerounaise.

73. J'insisterai cependant sur un cas : celui de l'occupation du centre de formation à la pêche construit avec la participation et le financement de la coopération japonaise à Katti Kime<sup>45</sup>. Cette réalisation exemplaire de coopération entre le Cameroun et le Japon avait été confisquée par les autorités nigérianes avant même que la coopération japonaise ait pu y installer le matériel nécessaire.

74. Le Cameroun se voit aujourd'hui obligé de tirer les conséquences de cette occupation illicite sur le plan de la responsabilité internationale et de demander au Nigéria réparation du préjudice subi par le Cameroun. Les professeurs Corten et Thouvenin vous exposeront notre argumentation plus tard dans la semaine. Je n'y insiste donc pas.

75. Les effectivités que je viens d'évoquer sont, à n'en point douter, des effectivités *contra legem*. Elles ne sauraient être prises en compte pour établir un titre territorial. La Chambre de votre Cour s'en est clairement expliquée dans l'affaire du *Différend frontalier (Burkina/République du Mali)* : «Dans le cas où le fait ne correspond pas au droit, où le territoire objet du différend est administré effectivement par un Etat autre que celui qui possède le titre juridique, il y a lieu de préférer le titulaire du titre.»<sup>46</sup>

76. Une effectivité *contra legem* ne peut entraîner aucune conséquence juridique aux fins de délimitation territoriale, en particulier lorsque le titre territorial est bien établi, comme c'est le cas

---

<sup>45</sup> Réplique du Cameroun, p. 137-138, par. 3.74.

<sup>46</sup> «Where the act does not correspond to the law, where the territory which is subject to the dispute is effectively administered by a State other than the one possessing the legal title, preference should be given to the holder of the title.» C.I.J. Recueil 1986, p. 587, par. 63.

pour le Cameroun dans la présente instance. Une ligne conventionnelle ne saurait être remise en cause par une occupation de fait. *Ex injuria non oritur jus.*

77. Les autorités nigérianes en notre affaire ont sciemment tenté de modifier le statut territorial dans le lac Tchad par recours à la force. C'est ce qu'on aurait appelé avant la guerre de 1914 l'exercice du droit de conquête. Heureusement, il ne s'agit plus d'un droit, mais d'un comportement sanctionné par le droit international. J'aurais mauvaise grâce à rappeler à la Cour le texte de l'article 2, paragraphe 4, de la Charte des Nations Unies. L'Assemblée générale en a tiré les conséquences à plusieurs reprises — vous le savez — en ce qui concerne la souveraineté territoriale. Je me contenterai de citer la résolution 2625 (XXV) relative aux principes du droit international touchant les relations amicales et la coopération entre Etats : «Nulle acquisition territoriale obtenue par la menace ou l'emploi de la force ne sera reconnue comme légale.» Je ne doute pas que la Cour partage cette opinion.

### **3. Le tracé de la frontière lacustre et la question de l'embouchure de l'Ebeji**

78. Monsieur le président, j'en arrive à la question de l'embouchure de l'Ebeji. Le tracé de la ligne conventionnelle dans le lac Tchad, vous l'avez vu, ne pose pas d'autre problème particulier. Le point triple est fixé par les traités conclus avant 1914. Il est défini par les déclarations Milner-Simon et Thomson-Marchand «13° 05' de latitude nord, approximativement 14° 05 de longitude est de Greenwich». Le Nigéria a fait une affaire de l'adverbe «approximativement»<sup>47</sup>, qui s'explique par la nature lacustre de la frontière et l'état des techniques géodésiques de l'époque. Les experts de la CBLT et l'IGN France depuis ont précisé : 13° 05' 00" 0001 de latitude N et 14° 04' 59" 9999 de longitude E. Le Nigéria a alors daubé sur la précision excessive du chiffre ainsi obtenu<sup>48</sup>. Enfin, il faudrait quand même que nos adversaires se décident ! Ils ne peuvent à la fois se plaindre de l'approximation de la déclaration d'il y a six mois et de la minutie de sa détermination ultérieure...

79. A partir du point triple, la frontière suit une ligne droite jusqu'à l'embouchure de l'Ebeji. On sait que la technique de la ligne droite est d'un usage fréquent en matière de frontières lacustres.

---

<sup>47</sup> Contre-mémoire du Nigéria, vol. II, p. 388, par. 16.21.

<sup>48</sup> Duplique du Nigéria, vol. II, p. 323, par. 7.10.

80. La seule difficulté a été de localiser l'embouchure de l'Ebeji. Saisie d'une contestation sur ce sujet, la CBLT a déterminé un point moyen entre les points revendiqués par le Cameroun et par le Nigéria. Le Cameroun considère qu'en acceptant ce point moyen, les parties à la CBLT ont formulé une interprétation authentique des déclarations de 1919 et de 1930, interprétation constitutive d'un «accord ultérieur intervenu entre les parties au sujet de l'interprétation du traité ou de l'application de ses dispositions» pour reprendre les termes de l'article 31, paragraphe 3 a) de la convention de Vienne sur le droit des traités. Si la Cour n'accepte pas cette thèse, celle de l'interprétation authentique, il vous revient alors de trancher le différend entre les Parties sur ce point, c'est-à-dire de déterminer quel est géographiquement et donc juridiquement le chenal principal de l'Ebeji afin de localiser son embouchure géographique.

a) *L'interprétation authentique des déclarations de 1919 et de 1931*

81. Le Cameroun considère qu'il y a une interprétation authentique des déclarations de 1919 et 1930. Mais comment le problème hydrographique se pose-t-il ? L'Ebeji, ou El Beid — les deux appellations ont cours — prend sa source au Cameroun, au sud de Maltam. Il coule vers le nord pour se jeter dans le lac Tchad au nord de Fotokol. Il constitue la frontière entre les deux Etats sur la plus grande partie de son cours. Comme nombre de cours d'eau de la région, l'Ebeji déborde pendant la saison des pluies et s'assèche pendant la saison sèche. A quelques kilomètres de l'ancienne rive du lac Tchad, qui, je le rappelle, a reculé sensiblement depuis 1919, l'Ebeji se divise en deux bras, un bras occidental se dirigeant vers le nord, un bras oriental se dirigeant vers l'est, puis au nord, comme vous pouvez le constater sur cette photographie aérienne tirée de la duplique nigériane [projeter croquis]. Vous avez les deux chenaux. Vous trouverez bien entendu cette photo dans le dossier des juges, Monsieur le président.

82. Les Parties sont en désaccord sur le choix du chenal principal de l'Ebeji et donc sur la localisation de son embouchure. Le Cameroun revendique un point situé sur le bras occidental; le Nigéria revendique un point situé sur le bras oriental. Lors de la session de la CBLT des 1<sup>er</sup> et 2 août 1988, les commissaires demandent aux experts nationaux de faire des recommandations précises sur le choix du bipoint. Les experts déterminent un point intermédiaire dont les

coordonnées sont 14° 12' 11"» de longitude E, 12° 32' 17"» de latitude N<sup>49</sup>. Et dans leur rapport, les experts déclarent : «Ces valeurs sont considérées comme les coordonnées géographiques les plus probables de l'embouchure de la rivière Ebeji (El Beid) comme cela a été en 1931.» Les experts observent que l'échelle choisie pour la carte annexée au rapport de 1931 est trop petite et que la carte utilisée est une photocopie, non la carte originale. Ils recommandent néanmoins que ces valeurs soient adoptées. Lors de la trente-sixième session de la CBLT, réunie à Maroua du 30 novembre au 1<sup>er</sup> décembre 1988, les commissaires approuvent la recommandation des experts. Le huitième sommet des chefs d'Etat et de gouvernement d'Abuja de 1994, approuve à son tour le document technique de démarcation<sup>50</sup> et demande à chaque Etat membre d'adopter le document conformément à ses propres lois.

83. On notera que le point choisi par les experts nationaux de la CBLT est un point moyen entre les points revendiqués par chacune des parties. Comme l'a fait observer à juste titre le Nigéria, ce point ne correspond pas, Monsieur le président, à l'embouchure géographique actuelle de l'Ebeji<sup>51</sup>. Il ne se trouve situé sur aucun des deux chenaux de la rivière. Il s'agit du report sur une carte contemporaine du point indiqué dans la carte annexée à la déclaration Thomson-Marchand. On peut supposer que ce point intermédiaire est le fruit d'un compromis destiné à mettre d'accord les experts nationaux des deux Parties. Mais le rapport des experts ne donne aucune indication à ce sujet. Il se contente de préciser que les coordonnées préconisées «sont considérées comme les coordonnées géographiques les plus probables de l'embouchure de la rivière Ebeji comme cela a été le cas en 1931»<sup>52</sup>.

84. La frontière ne s'arrête évidemment pas à ce point qui est celui où a été implantée la borne du bipoint. Pour compléter le tracé de la frontière ainsi obtenue, il convient de prolonger la ligne droite jusqu'au point où elle rejoint le chenal oriental de l'Ebeji, puis de suivre le cours de la rivière jusqu'au confluent, jusqu'à la bifurcation des deux chenaux plutôt.

---

<sup>49</sup> Mémoire du Cameroun, livre VI, annexe 286.

<sup>50</sup> Mémoire du Cameroun, livre VII, annexes 351 et 352.

<sup>51</sup> Duplique du Nigéria, vol. II, p. 326, par. 7.17.

<sup>52</sup> Mémoire du Cameroun, livre VI, annexe 286, p. 2402.

85. Les

lignes frontière préconisées par les deux Parties, ainsi que la ligne proposée par les experts et entérinée par les chefs d'Etat et de gouvernement à Abuja, ces lignes varient très légèrement. Comme c'est indiqué, l'angle change de quelques minutes à peine. [Projeter croquis.] L'adoption d'une ligne plutôt que l'autre — vous voyez les trois lignes, avec le bipoint au milieu — ne modifie pas sensiblement l'appartenance territoriale des localités situées au nord des trois points proposés.

86. Le Cameroun s'incline devant la décision prise dans le cadre de la CBLT. Il considère cette décision, entérinée par les chefs d'Etat et de gouvernement à Abuja, comme une interprétation authentique des accords de 1919 et de 1931 quant à la localisation de l'embouchure de l'Ebeji. C'est sur cette base que les travaux de démarcation ont été exécutés. Remettre en cause cette décision, nous semble-t-il, c'est remettre en cause l'ensemble des travaux exécutés à grands frais par la CBLT. Le Cameroun se considère, notamment vis-à-vis des autres Etats membres de la CBLT, comme lié par la décision d'Abuja. L'absence de ratification par le Nigéria de cette décision n'affecte pas, aux yeux du Cameroun, cet accord interprétatif de la délimitation de 1919-1931. Puisqu'elle ne concerne que la démarcation.

b) *Détermination du chenal principal de l'Ebeji*

87. J'en viens, Monsieur le président, à la détermination du chenal principal de l'Ebeji au cas où je ne vous aurais pas convaincu. Le Nigéria conteste en effet l'existence d'une interprétation authentique qui réglerait la question par accord entre les Parties. A titre personnel, je ne pense pas que le Nigéria ait avantage à rouvrir cette question. Mais enfin je n'ai pas de conseil à lui donner ! Le Cameroun admet que la question de la définition de l'embouchure de l'Ebeji peut se poser. La Cour est en droit d'estimer, comme le lui demande le Nigéria, que l'embouchure de l'Ebeji doit être l'embouchure géographique véritable et non le résultat d'une interprétation authentique incertaine intervenue par la suite.

88. Si vous décidez qu'il convient de déterminer l'embouchure géographique de l'Ebeji pour donner effet à l'intention des auteurs de la déclaration de 1919, il vous faut déterminer le chenal principal de l'Ebeji, choisir entre la branche occidentale et la branche orientale de la rivière. Nos adversaires conviennent des termes de ce choix et plaident en faveur du chenal oriental :

[Projeter croquis]

«But the north-east channel is the longer of the two possible channels, has a well defined course, and leads to a more substantial outfall in the area marked "Pond" on figs. 7.1 and 7.2. whereas the north-west channel peters out.”<sup>53</sup>

89. Voilà donc le chenal revendiqué par nos adversaires et le «pond» en question. Votre jurisprudence récente, Monsieur le président, Madame, Messieurs de la Cour, me paraît claire, elle conduit à trancher sans hésitation : le chenal principal de l'Ebeji est bien le chenal occidental, celui-là même préconisé par le Cameroun devant la CBLT c'est le sens de l'argumentation qu'il me revient maintenant de présenter à titre subsidiaire, j'y insiste.

90. Pour ce faire, je m'appuierai surtout sur l'arrêt que vous avez rendu le 13 décembre 1999 dans l'affaire de l'*Île de Kasikili/Sedudu*. Je note d'ailleurs que le Nigéria ignore curieusement cet arrêt, alors que sa duplique, pourtant datée de janvier 2001, une bonne année après, cite longuement la sentence arbitrale rendue en 1966 dans l'affaire de la *Frontière des Andes* à propos du *Rio Palena*<sup>54</sup>. L'Ebeji présente pourtant des caractéristiques plus proches de celles du Chobé rivière africaine de zone semi-désertique comme lui, que de celle du Rio El Cuento ou du Rio Palena.

91. Dans l'affaire de *Kasikili/Sedudu*, vous avez constaté qu'il fallait se fonder sur l'ensemble des critères utilisables pour déterminer le chenal principal (paragraphe 30 de l'arrêt). Vous avez constaté, qu'il y avait comme ici de fortes raisons de supposer que la situation n'avait enregistré aucun changement radical durant les cent dernières années (par. 31). Puis vous avez précisé au paragraphe 37 :

«La Cour est d'avis que, pour déterminer le chenal principal, elle doit tenir compte de la laisse des basses eaux et non des lignes de crues... Il ressort d'ailleurs du dossier que, en temps de crues, l'île est submergée par les inondations et toute la région prend l'apparence d'un lac immense.»<sup>55</sup>

On retrouve ces caractéristiques pour l'Ebeji et la zone du lac Tchad, asséchés en période de grande sécheresse et inondés en saison des pluies.

---

<sup>53</sup> Duplique du Nigéria, vol. II, p. 329, par. 7.20.

<sup>54</sup> Duplique du Nigéria, vol. II, p. 328-329, par. 7.20.

<sup>55</sup> Arrêt du 13 décembre 1999, *C.I.J. Recueil 1999*, p. 1070, par. 37.

92. Vous avez ensuite dans l'affaire *Kasikili/Sedudu* examiné les critères suivants de détermination du chenal principal. Ces critères, ceux que vous avez examinés, sont : la profondeur (par. 32); la largeur (par. 33); le débit (par. 34); la configuration du lit du chenal (par. 39); la navigabilité (par. 40). Ces critères qui, je le rappelle, doivent être appliqués en période d'étiage, de basses eaux.

93. Les critères que retient le Nigéria sur la base de la jurisprudence *Palena* ne sont pas les mêmes. Le Nigéria cite la longueur respective des deux chenaux; c'est un critère que vous n'avez pas examiné dans *Kasikili/Sedudu*. Le Nigéria semble surtout vouloir privilégier le débit, voire la hauteur de la chute finale des eaux. Le chenal oriental étant marqué par, je vous le rappelle, «*a more substantial outfall into the area marked «Pond»*»<sup>56</sup>. Je traduis approximativement : «un débit et une chute plus importants dans le secteur désigné comme «mare»».

94. Mais — et c'est un point essentiel de votre jurisprudence — le débit doit être mesuré en saison sèche, en période d'étiage. Or en saison sèche, il n'y a pas d'eau dans le chenal oriental, pas de «*outfall*», substantiel ou non. Il y a un *débit zéro*. Ceci alors même qu'il doit y avoir de l'eau dans le chenal occidental.

95. Monsieur le président, Madame, Messieurs de la Cour, l'application des critères de la Cour au cas d'espèce, en période d'étiage comme il se doit, ne laisse aucun doute. Et point n'est besoin d'un rapport d'expertise, tant l'évidence est aveuglante.

96. Il faut se placer au point de bifurcation entre les deux chenaux pour juger de la situation. Ce point, situé d'ailleurs par la duplique nigériane à 12° 31' 45" nord<sup>57</sup>, retenons cette localisation, c'est parfait. On y constate que le chenal occidental est le chenal principal. Le chenal oriental n'est qu'un déversoir de trop plein. Ce chenal est d'ailleurs à sec en période d'étiage, alors même qu'il y a de l'eau dans le chenal principal. Il a pour fonction d'évacuer les eaux en période de crue, selon les principes élémentaires d'hydraulique qui sont maintenant projetés sur l'écran que vous voyez sur le croquis. [Projeter croquis.] Le chenal occidental file en bas vers le lac, le chenal oriental servant de trop plein en cas de saison des pluies.

---

<sup>56</sup> Duplique du Nigéria, vol. II, p. 329, par. 7.20.

<sup>57</sup> Duplique du Nigéria, vol. II, p. 329, par. 7.22.

97. Les mesures du profil en long des deux chenaux que vous pouvez projeter maintenant [projeter croquis] indiquent les cotes suivantes en profondeur à hauteur de la bifurcation : 277,49 mètres pour le chenal occidental, 278,97 mètres pour le chenal oriental. En d'autres termes et pour parler clair, le lit du chenal occidental est donc situé environ 1,50 mètre plus bas que le lit du chenal oriental au niveau de la bifurcation. Par ailleurs, le chenal occidental est environ deux fois plus large que le chenal oriental au niveau de la bifurcation, comme vous le verrez dans le croquis suivant, [projeter croquis], où vous voyez le chenal occidental à gauche et le chenal oriental à droite, le déversoir oriental, je crois qu'on peut l'appeler un déversoir à droite, ce qui est tout à fait significatif.

98. En période de grande sécheresse, il est vrai que les deux chenaux de l'Ebeji sont à sec, comme en témoignent ces clichés retenus par le contre-mémoire nigérian. Car nos amis nigérians ont visité l'Ebeji à sec dans les deux chenaux, et voici le chenal principal. Mais en période de basses eaux, celle à prendre en considération si l'on veut examiner la situation, le chenal oriental est à sec alors même que le chenal occidental est encore navigable pour les embarcations locales, comme le montrent ces photographies d'amateur que j'ai prises au mois de mars 2001 avec ce petit appareil [projeter photos].

Vous conviendrez, Monsieur le président, que le contraste est saisissant entre les embarcations se trouvant au bord du chenal occidental,— cette photo est prise à Dambauré, donc en aval entre la bifurcation et le lac Tchad — et [projeter photo] le troupeau de bétail traversant à sec le chenal oriental le même jour, quelques minutes plus tard. D'ailleurs, voici d'ailleurs la photographie du point de bifurcation, que j'ai prise, où vous voyez bien que les personnages se trouvent dans le lit du chenal oriental — le chenal principal suivant nos amis — et se dirigent au fond vers le chenal occidental — le chenal principal — qui lui, est bien encore rempli d'eau. Vous voyez que notre visite nous a permis de constater de visu ce qui, au demeurant, semble une évidence.

99. Tous les critères convergent, Monsieur le président, Madame et Messieurs de la Cour, pour désigner le chenal occidental comme chenal principal de l'Ebeji et donc l'embouchure du chenal occidental comme embouchure géographique de l'Ebeji.

100. Si vous en décidez ainsi, il conviendra d'identifier plus précisément à fins de démarquage l'embouchure du chenal occidental afin d'y poser la borne frontière. Votre décision aura pour effet d'attribuer au Cameroun la souveraineté sur la rive est du chenal occidental de l'Ebeji dans toute sa longueur.

101. Monsieur le président, je résume notre argumentation dans le secteur du lac Tchad :

- i) la délimitation dans le lac Tchad résulte des dispositions de la déclaration Milner-Simon du 19 juillet 1919, article 1, reprise par la déclaration Thomson-Marchand du 31 janvier 1930.
- ii) La frontière part du point désigné par les coordonnées 13° 05' de latitude nord et 14° 05' de longitude est.
- iii) La frontière suit une ligne droite de ce point jusqu'à l'embouchure de l'Ebeji.
- iv) L'embouchure de l'Ebeji est situé au point de coordonnées 14° 12' 11'',7 de longitude est et 12° 13' 17'', 4 de latitude nord, point défini dans le cadre de la CBLT et constituant une interprétation authentique des déclarations susmentionnées.
- v) Subsidiairement, l'embouchure de l'Ebeji est située au point de coordonnées 14° 11' 48'' de longitude est et 12° 31' 12'' de latitude nord, point à préciser dans le cadre de la démarcation à effectuer.

102. Monsieur le président, Madame et Messieurs de la Cour, je vous remercie pour votre attention et vous prie d'appeler à la barre M. Daniel Khan pour exposer les questions relatives à la frontière terrestre proprement dite, de l'embouchure de l'Ebeji jusqu'au Mont Kombon, peut-être après une interruption si la Cour en décide ainsi. Merci Monsieur le président pour votre attention.

Le PRESIDENT : Je vous remercie, Monsieur le professeur. La séance est suspendue pour dix minutes.

*L'audience est suspendue de 11 h 30 à 11 h 45.*

Le PRESIDENT : Veuillez vous asseoir. Je donne maintenant la parole à M. Daniel Khan, au nom de la République du Cameroun. Vous avez la parole. You have the floor.

Mr. KHAN: Merci, Monsieur le président.

## I. THE LAND BOUNDARY

### 4. The Franco-British Declaration of 1919, the agreements of 1930-1931 From Lake Chad to “Mount Kombon”

#### (b) *From the conventional mouth of the Ebeji to “Mount Kombon”*

##### I. Introduction

1. Mr. President, distinguished Members of the Court, it is a great honour and pleasure for me to appear before you again, this time representing the Republic of Cameroon. Following the analysis by my colleague, Professor Cot, of the northernmost sector of the common boundary [projection of map 1], it is my task now to explain Cameroon’s position as to the legal régime governing the course of the boundary from the mouth of the Ebeji River to the “prominent peak”, the so-called “Mount Kombon”. This portion of the boundary is almost 700 miles long. Since both sectors rely on the same treaty basis and have therefore always been treated as a legal unity — for example in the International Boundary Study No. 92 of the United States State Department — it is probably more correct to describe the sector on which I am going to speak now as the second sub-sector of one and the same boundary régime.

2. Mr. President, it is not my intention today to reiterate or comment upon all the arguments already presented by both Parties in their various briefs. Instead, I will focus on the following five points: First, I will once more clarify the essence of Cameroon’s position with regard to the boundary sector between the mouth of the Ebeji River and the so-called Mount Kombon. Second, I will demonstrate that there exists a fundamental dispute between the two Parties with respect to the legal régime governing this stretch of the boundary line. Third, I will show how Nigeria is trying to gradually change the nature of the case which Cameroon brought before the Court and I will briefly comment on the possible reasons for this. I will then, as my fourth point, deal with the nature and scope of certain difficulties to which the treaty régime gives rise. And finally, as my fifth point, I will contend that the Court should not accept the course of the boundary proposed by Nigeria in its Rejoinder, since in numerous places this line is irreconcilable with the provisions of the treaty régime in force between the two Parties [end of projection].

## **II. Cameroon's claim with respect to the boundary sector between Lake Chad and the so-called "Mount Kombon"**

3. My first point can be dealt with rather briefly: From the moment when it lodged its Additional Application with the Court on 6 June 1994 to this very day, Cameroon has always and in very explicit terms confined its case to one single request, that is, an authoritative confirmation by this Court of the validity and continuing applicability of the legal instruments governing the delimitation of the boundary; in the present context: from the mouth of the Ebeji River to the so-called Mount Kombon. The *raison d'être* for this request is well known to the Court: Continuous "demographic" pressure along various sectors of the common boundary governed by the Thomson-Marchand Declaration leading to occasional intrusions by Nigerian State officials into Cameroonian territory, or even the establishment of Nigerian administrative structures on Cameroonian soil — both types of incidents linked with Nigeria's — to put it mildly — ambivalent position vis-à-vis the existing legal régime.

4. In particular, as my colleague Professor Pellet already emphasized yesterday, it is totally misleading if Nigeria attempts to isolate the formulation "*préciser définitivement*" used in paragraph 17 (*f*) of Cameroon's Additional Application from its context, and alleges that Cameroon has "apparently dropped" part of its original request<sup>58</sup>. Cameroon has not "dropped" anything. All it does — and has always done — is to respectfully ask the Court to hold that the Thomson-Marchand Declaration delimits the boundary and constitutes the legal basis upon which its future demarcation must be based.

## **III. The dispute dividing the Parties on the boundary established by the Thomson-Marchand Declaration**

5. From this point of departure, it is easy to define the nature and scope of the dispute dividing the two Parties with respect to the legal régime established by the Thomson-Marchand Declaration. I will deal with this second point of my presentation under the following three keywords: Indivisibility, intangibility and immutability.

6. First, indivisibility: Mr. President, Cameroon emphasizes once again that the stability of the boundary régime as a whole is threatened if the validity and applicability of any one part of it is

---

<sup>58</sup>Rejoinder, paras. 6.17 and 6.18.

called into question. Thus, if the Court were to come to the conclusion that the Thomson-Marchand Declaration did not constitute the legal basis for the alignment in Lake Chad, as Nigeria argues, how could it then decide otherwise with regard to the adjacent boundary line to the south? In our view, the mere existence of opposing views with regard to the drawing of the boundary line in Lake Chad on grounds which — at least in part — have an impact on the legal régime of the treaty as a whole, answers the question as to the existence of a dispute concerning the boundary between the lake and Mount Kombon in the affirmative. Cameroon holds that this legal régime is indivisible. Nigeria, obviously, holds the opposite view.

7. Second, intangibility: In its Rejoinder Nigeria holds — and I quote from paragraph 6.16: “To have accepted a boundary delimitation known or sincerely believed to be invalid, inaccurate, unclear or ineffective would have misled the Court . . .” What strikes me as particularly grave here is that Nigeria wants to make you believe that the boundary delimitation at which we are looking here is “invalid” and/or “ineffective”. Even if we assume that this sweeping statement is only meant to refer to certain parts of the boundary — the great mass of which concerns the sector under consideration in the present pleading — it is of course highly alarming to Cameroon. It leaves no doubt that the dispute dividing the Parties goes far beyond questions of interpretation of certain provisions of the boundary régime. It goes to the very heart of this régime: its legal existence as such. Cameroon regards the legal régime determining the common boundary as inviolable, Nigeria does not share this view.

8. Third, immutability: In dealing with the provisions that relate to the course of the boundary, Nigeria’s Rejoinder does not confine itself to an interpretation of the Thomson-Marchand Declaration. Rather, as Professor Pellet has already emphasized yesterday, it proceeds to rewrite it! Through boundary lines and co-ordinates in the atlas attached, Nigeria tries to visualize the numerous alterations to the text of the treaty in favour of which it pleads. At this point I do not want to enter into any details. But let me give you just one telling example [projection of map 2]: Article 14 of the Thomson-Marchand Declaration provides that the boundary coming from the north is to follow “a river passing quite close to the village of Limanti (Limani) to a confluence at about 2 km to the north-west of this village”. This is a clear indication which only requires verification on the ground. The topographical features referred to in this

provision are easily identifiable on the map projected. Nevertheless, in paragraph 7.30 of its Rejoinder, Nigeria asks the Court to rewrite this provision by literally proposing: “Article 14 should then read . . .” I sincerely ask myself: why should it read otherwise than it does? The Nigerian Rejoinder itself gives the answer, “A boundary following this course accords with the position observed by the local population on the ground . . .” and “Tarmoa and Narki are both well-established Nigerian villages with significant populations”<sup>59</sup>. Thus, Nigeria’s intention is not to establish the line fixed in the treaty but to draw an entirely different line, allegedly mirroring the ethnic or demographic situation on the ground, however irreconcilable with the text of the treaty that line may be: Article 14 provides the boundary to follow a river, but there simply is no river where Nigeria wants you to believe there is one. Nigeria does so by simply inventing a watercourse on figure 7.3 of its Rejoinder. This becomes clear if you look at sheet No. 23 of the Nigerian Atlas, which is obviously based on the map projected and where that river, in accordance with topographical realities, cannot be found. The confluence referred to in the provision at stake is in reality to the northwest of Narki which brings this village within Cameroonian territory [end of projection]. Mr. President, it is exactly this creeping erosion of the established treaty régime pursued and put into practice by Nigeria, that is of grave concern to Cameroon and which lies at the very heart of Cameroon’s request for a confirmation of the treaty line. Cameroon, on its part, is firmly convinced that the Thomson-Marchand Declaration constitutes a solid basis upon which any eventual demarcation problems can, and have to, be resolved.

9. Mr. President, Members of the Court, what is left of Nigeria’s claim of adherence “in principle” to the validity of the Thomson-Marchand Declaration is very little indeed. As I demonstrated, any division of the legal régime endangers the provisions relating to the land boundary south of Lake Chad. We have further shown that this danger is neither remote nor improbable but has already materialized in Nigeria’s statements referring to an alleged lack of “validity” respectively “effectivity” (whatever that means!) of the legal instrument in question. Finally, Nigeria’s rewriting of essential parts of the Thomson-Marchand Declaration perfectly fits this clear pattern of a lack of respect for the treaty governing the boundary régime.

---

<sup>59</sup>Rejoinder, paras. 7.28 and 7.29.

10. If I may sum up. What I have tried to make clear are two points: first, there is an urgent need for the Court to confirm with all its judicial authority the validity and applicability of the boundary régime embodied in the 1930 Thomson-Marchand Declaration not only with respect to the common boundary in Lake Chad, but also with regard to the long boundary line south of the lake. Second, this necessity is “as such” — if I may use an expression so dear to our opponents — entirely independent of the questions of interpretation of this treaty and — even more so — of issues relating to its application on the ground by way of demarcation.

#### **IV. Nigeria's attempt to transform the case which Cameroon has brought before the Court**

11. I will now turn to my third point. Whereas Cameroon's claim is very easy to formulate and explain, it is far more difficult to determine Nigeria's exact position. What Nigeria tries to do by accepting the boundary determined by the Thomson-Marchand Declaration only in “principle”, is to transform Cameroon's claim into an entirely different case. Nigeria does so in particular (a) by obfuscating Cameroon's claim which is based on the treaty line provided for in the Thomson-Marchand Declaration through attempting to draw us into an extensive discussion on map lines; (b) by “overruling” and thereby weakening the treaty stipulations through reference to alleged subsequent practice; and finally (c) by mutating our delimitation case into a demarcation case. This approach comes clearly to the fore in paragraph 6.6 (3) of the Rejoinder, where Nigeria identifies the following “three principal reasons for the inadequacy of those delimitation lines . . . (a) Cameroon's own official maps show a boundary which is demonstrably inconsistent with the boundary as delimited in the instruments . . . ; (b) the terms of those instruments do not reflect long-established practices and local agreements . . . ”; and “(c) in many places those instruments describe the land boundary in terms which give rise to difficulty when the attempt is made to apply them on the ground”.

12. I must confess that this line of argumentation leaves me at a loss. Even assuming for a moment that these allegations were correct, it is hard to understand how they could possibly affect Cameroon's request by which — according to the perfectly clear conclusions in paragraph 13.01 of the Reply — Cameroon seeks the Court's confirmation of the treaty line established by the Thomson-Marchand Declaration.

13. What is probably the most striking feature of the Nigerian argumentation is the way in which it makes use of map evidence. As Professor Cot and other counsel for Cameroon will demonstrate later, evidence provided by maps does certainly play a role in the present case, as it does in virtually all cases in the rich history of judicial or arbitral settlement of boundary disputes. But it does not do so in the present context. Neither is it our intention to request this Court to approve the line depicted on Cameroon's own maps nor do we attribute to the depictions on Nigeria's maps or maps of any other origin — except those constituting an integral part of the treaty settlement itself — the faculty to "overrule", as it were, the treaty régime governing the course of the boundary. Therefore, in the view of Cameroon, a discussion of maps of the kind suggested by Nigeria is neither necessary nor adequate. If it turned out that some depictions on Cameroon's maps were in contradiction with any of the treaty provisions determining the course of the boundary, this Court can be assured that Cameroon will not hesitate to bring its maps in accordance with the true state of the law as quickly as possible. But Mr. President, we consider it self-evident and a matter of simple logic that depictions on maps which do not form an integral part of the treaty instrument itself cannot constitute, as Nigeria suggests, "a principal reason for the inadequacy of [the] delimitation lines"<sup>60</sup> stipulated in the Thomson-Marchand Declaration.

14. Further, and second, Cameroon strongly objects to the argument that boundary delimitation effected by a treaty may occasionally be replaced or superseded by alleged subsequent practice. It is exactly such attempts of a creeping erosion of the boundary régime triggered by population movements which is of major concern to the Applicant in the present proceedings. I have already referred to the example of Narki, and I could add several more. What Nigeria tries here is to ask the Court to approve and endorse an illegal occupation of Cameroonian territory, in contradiction to the well-founded principle *ex iniuria ius non oritur*. I would further like to remark that Nigeria has provided no evidence of the alleged "long-established practices" let alone "local agreements". The Government of Cameroon is not aware that any of its competent authorities have ever entered into any agreement of this kind and I do not consider it necessary to draw the attention

---

<sup>60</sup>Rejoinder, para. 6.6. (3).

of the Court to the fact that, as in virtually all States of the world, local authorities have no authority whatsoever to dispose of State territory in favour of a neighbouring State.

15. Third and finally, it is evident that Nigeria wants to shift the focus of the present proceedings from delimitation to demarcation. Since this obvious attempt to transform our case into an entirely different one has already been commented upon by my colleague Professor Pellet yesterday, I can confine myself to providing just two examples illustrating these Nigerian tactics taken from the boundary sector at stake: the disputed question of where the old British-German boundary pillars 6, 7 and 8 between the River Hesso and the Mount Wamni are located is clearly a problem of demarcation and not of delimitation. The same is true for the long stretches of the boundary following the watershed line. The very widespread use in legal instruments of the "watershed" criterion has always been accepted as delimiting boundaries in a sufficient manner, whereas the precise location of such an hydrographical line on the ground has regularly been regarded as a matter of demarcation. Cameroon has already commented at length on these and a number of similar questions raised by Nigeria in its written pleadings.

16. We may be allowed to ask what has led Nigeria to depart to such a considerable degree from the essential questions raised by the Cameroonian Application and to engage in such an effort of deconstruction, if not destruction, of the existing treaty régime. The answer is probably simple: What Nigeria intends is to distract you from the very essence of the case which Cameroon has brought before this Court — first, that there exists a boundary treaty which covers the entire length of the boundary from the tripoint in Lake Chad to Mount Kombon; second, that there are no legal grounds upon which the validity of this treaty can be challenged in whole or in part and, finally third, that this treaty provides for a complete delimitation of the entire boundary sector at stake. Since in the very end, it is the Applicant which defines the subject-matter of the case, Cameroon hopes, and is indeed convinced, that Nigeria will not succeed in misleading the Court.

#### **V. A closer look at the boundary itself**

17. Let me now, as my fourth point, have a closer look at the boundary régime itself. As Cameroon has already explained in detail both in writing and in this morning's oral pleading by Professor Cot, as far to the south as to the prominent peak generally referred to as Mount Kombon,

today's alignment relies on the terms of the so-called Thomson-Marchand Declaration of 1930. This legal instrument for its part is based upon, and adds precision to, the so-called Milner-Simon Declaration of 1919, which, again, constituted a follow-up to an earlier provisional delimitation, the 1916 Picot-Strachey line. This sequence of treaties bears witness of the common efforts to gradually concretize the boundary line — efforts which, as Henderson put it in his letter to Fleurau of 9 January 1931, led in the early 1930s to a result that "does in substance define the frontier in question"<sup>61</sup>.

18. What this formula meant in practice was that both parties fully agreed that the state of the law arrived at in 1931 constituted a sufficient basis for the establishment of a boundary commission to demarcate on the ground the boundary line described in the Thomson-Marchand Declaration. This is also Cameroon's position in the present proceedings. France and Great Britain were well aware that the commission entrusted with the demarcation work would encounter certain difficulties when applying the line on the ground. But what is decisive today, and in particular for the present proceedings, is that with the acceptance of the Thomson-Marchand Declaration, negotiations on the course of the boundary had reached a point at which both parties felt that the question could now leave the political level and be entrusted to technical bodies, such as a boundary commission. Here, too, Cameroon is in full agreement with the assessment of the historical boundary-makers.

19. Let me just refer in this context to the recommendations of the Surveyor-General of Nigeria of 8 July 1931, which proposed the following survey operations to be undertaken on the basis of the existent legal instruments, including the Thomson-Marchand Declaration:

- "(a) Astronomical Latitudes and Wireless Longitudes at selected points along the boundary 10 to 15 miles apart.
- (b) Preparation of a topographical map embracing a strip 3 miles wide on either side of the boundary — scale 1" to 1 mile — contours or form lines at 50' vertical interval.
- (c) Demarcation of the actual line of the boundary by cement pillars not more than half a mile apart. The survey of this line could be effected by Prismatic Compass and tape or by tachometer methods.

---

<sup>61</sup>Memorial of Cameroon, Ann. 157.

(d) A line of precise levels along the boundary to provide the vertical control for the contours or form lines of the topographical map.”<sup>62</sup>

What is obvious from this “agenda” is that the Thomson-Marchand Declaration was considered to be a sufficient legal basis for the execution of these works of a purely technical character. Protocol No. 11 of the Anglo-French Commission concerning the “Demarcation of the boundary between the French and British zones in the Mandated Territory of the Cameroons” of 18 May 1940<sup>63</sup> strongly confirms this. In surveying and demarcating a part of the boundary no longer relevant today, the Commission saw no need whatsoever to rewrite or substantially derogate from the stipulations of the Thomson-Marchand Declaration. Mr. President, if demarcation on this very basis has obviously not caused any major problems with respect to the southern stretch of the boundary running through a rather difficult terrain, I really wonder why this should then be different in the northern borderlands. It is therefore hardly credible that, as Nigeria wants you to believe, the Thomson-Marchand Declaration is not to constitute a suitable basis for demarcation.

20. Mr. President, the picture that Nigeria draws of the state of the boundary régime at stake does not correspond to reality: (a) for the very great part of its total length the boundary does not pose any difficulties at all; (b) where Nigeria pretends such difficulties to exist they often concern alleged inaccuracies of map depictions rather than actual disputes concerning the delimitation as such; and (c) in a small number of spots difficulties do indeed exist but they clearly concern questions of demarcation rather than of delimitation.

21. [Projection of map 1] The topographical features which determine the northernmost sector of the boundary are first, a river system (El Beijd, Kalia and Dorma) and then, second, an extensive plain predominantly consisting of marshland. These borderlands, which stretch from the mouth of the Ebeji River at a location specified by Professor Cot this morning to approximately 11°15', that is for more than one degree latitude north, do not pose any questions of delimitation at all. What is required here, in particular in the non-fluvial areas, is a demarcation on the ground. Cameroon is convinced that this operation will not give rise to any major difficulties. After having bridged a gap between two river systems, the boundary once again follows the course of a river between 11°15' and about 11°. Let me note at this point that all co-ordinates given are very

---

<sup>62</sup>Memorial of Cameroon, Ann. 160.

<sup>63</sup>Memorial of Cameroon, Ann. 178.

approximate. Another river system (Tsikakiri, Mayo Tiel, Benue, Faro and finally Mayo Hesso) then determines the boundary line between  $10^{\circ}2'$  and  $9^{\circ}5'$ , that is for almost another latitude. If we then add the enormous stretches of the boundary which are determined by the watershed or straight lines between prominent peaks (in particular between  $10^{\circ}58'$  and  $11^{\circ}29'$ , between  $8^{\circ}56'$  and  $8^{\circ}39'$ ; and finally all the way down from  $7^{\circ}48'$  to the prominent peak (the "Mount Kombon")), we cannot but conclude that due to the nature of the features chosen for the delimitation of the boundary, its demarcation can give rise to difficulties only in very few areas [end of projection].

22. Mr. President, Members of the Court, once again Cameroon does not deny the existence of a dispute — on the contrary. But as I have explained above, this dispute in the first place does not concern the delimitation of the boundary but the very applicability and application of the legal régime as such.

23. Further, I do not want to comment on the alleged misrepresentations of the boundary line on Cameroonian maps. Even if these allegations were correct, something which Cameroon strongly contests, this could not have any impact on the boundary régime embodied in the Thomson-Marchand Declaration and is therefore entirely irrelevant for the present case.

24. What are then, finally, the principal reasons for the so-called ambiguities concerning the demarcation of the boundary? The main difficulty which we encounter is the identification on the ground of certain features described in the Thomson-Marchand Declaration. To name just a few problems of this kind: Which one is the correct Kohum River referred to in Article 19 of the Declaration? Which is the correct channel of the Kirawa and does this river split up into channels at all? What is the precise location of the river passing close to Limani? The location of a watershed requires intensive hydrological and other research work on the ground, but this again is clearly, and I repeat clearly, a matter of demarcation which, by the way, cannot be replaced by the mere indication of a purely hypothetical line on a map, as is done by Nigeria. The treaty, in two instances, makes reference to boundary pillars. If several decades or almost a century later, it is difficult to reconstruct the precise location of these pillars on the ground, this is not attributable to a defect in the delimitation treaty. And it certainly is not the fault of the Thomson-Marchand Declaration if since then rivers have dried out, villages have moved, roads have been abandoned, etc. Such local difficulties will certainly constitute a challenge for the demarcation process.

25. Cameroon is not of the opinion that the Thomson-Marchand Declaration is a perfect delimitation instrument, free from ambiguities and always up to modern standards. It certainly is not. But considering the nature of the borderlands, the circumstances of drafting, the rather selective interests of the colonial powers in the area to be divided by the drawing of the line, the Declaration can be assessed as achieving the average technical standard of treaties governing comparable delimitations in similar geographical circumstances at that time. Certain decisions, such as the reference in Article 25 to Moisel's depiction at a scale of 1:300,000 of the "incorrect" watershed must be regarded as unfortunate. Further, some minor topographical errors occurred when the boundary line in remote areas was defined. However, none of these minor defects necessitates a rewriting of the treaty. Rather, what is needed is a careful filling of certain lacunae and the elimination of some uncertainties — a task that can easily be entrusted to a boundary commission. On the other hand, it is definitely not for Nigeria to unilaterally propose to the Court a line — for example with regard to "Moisel's watershed" — that finds no support in the legal instrument. It may well be that common efforts to overcome difficulties in interpreting certain stipulations of the Thomson-Marchand Declaration may fail and that some of these issues may then have to be referred back to the Court for a definitive ruling. Cameroon is in agreement with such a solution.

26. Since the question of the boundary line in the Tipsan/Koncha area has gained some prominence in the present proceedings, this issue deserves special mention. It is true that the description of the boundary in paragraphs 40 to 42 of the Thomson-Marchand Declaration is quite clear. What is not so clear, however, is the identification of the features mentioned in these provisions on the ground. Members of our legal team — including myself — had the opportunity to visit the area in March 2001 [projection of map 3]. What we found was a rather large Cameroonian locality, Koncha, and a dry river-bed, which probably is the Tipsan River. We were, however, unable to find and identify with certainty the road Baré-Fort Lamy, which today is probably reduced to an almost invisible track. From a helicopter we then identified a Nigerian immigration post. What we could not detect from the air, however, was any substantive human settlement in the vicinity of this immigration post, let alone a village which would deserve the name of Tipsan. Indeed, as becomes clear from the aerial photograph which you find as document

No. 29 in the folder before you, this immigration post is a rather isolated building. The Nigerian map projected confirms this finding, since it depicts no human settlement in the area at stake. Back to the ground, we then drove in a 4 wheel-drive vehicle on one of the numerous tracks running from Koncha in a northerly direction, crossed a dry river-bed and here, very close to that river, we finally arrived at a locality which the villagers unanimously called Tipsan. This village can easily be detected on the map projected. The grazing ground of their livestock is on both sides of this watercourse and the exact limit to the west has never been fixed on the ground. The same is true for the inhabitants of Koncha itself: since time immemorial, their livestock has grazed undisturbed on both sides of the river and the agricultural resources have been exploited by people from this locality, an area which has always been considered an integral part of the Emirate of Koncha. It was only in the early 1990s when Nigeria erected the immigration post at the present location and thereby for the first time extended its State authority far to the west, that the question of the demarcation in the area arose. Cameroon accepts the features referred to in the Thomson-Marchand Declaration as the basis for a future demarcation of the boundary [end of projection].

27. Let me briefly sum up my fourth point. The Thomson-Marchand Declaration provides a sufficient legal basis for the demarcation of the boundary line. Cameroon does not deny that in the course of this latter operation certain difficulties may arise in applying on the ground the line provided for in the Declaration. These difficulties, however, concern the "demarcation" and not the "delimitation" of the boundary.

#### **VI. Nigeria's claim line is unacceptable**

28. Mr. President, let me conclude by presenting to you the reasons why Cameroon considers totally unacceptable the boundary line requested by Nigeria in its Rejoinder. What Nigeria does there in order to present its version of the Thomson-Marchand line is (*a*) to depict by a red broken line on the atlas sheets attached to its Rejoinder what it considers to constitute the correct course of the boundary; (*b*) to add in certain places co-ordinates obtained by GPS to further concretize the alleged boundary line; and finally (*c*) to rewrite in part the provisions of the Declaration in order to distil what Nigeria considers to be its true or reasonable meaning.

29. Nigeria, in sharp contrast to its general attitude according to which the boundary line is anything but definitely fixed by the Thomson-Marchand Declaration, now tries to create the impression that not even a demarcation is needed because, by means of an inspection on the ground by members of its legal team, Nigeria succeeded in establishing a crystal-clear line, which it now asks the Court to approve. Cameroon for its part holds that the Court should abstain from doing so for the following reasons.

30. Nigeria's cartographic representation of the boundary line does not only give a one-sided and highly disputable interpretation of certain stipulations of the Thomson-Marchand Declaration. In some instances it is even in clear contradiction with the express wording of the Declaration. Let me give you just one example. Paragraph 29 of the Declaration stipulates the following course of the boundary: "Thence the Mayo Tiel as far as its confluence with the Faro." If we have a closer look at the confluence of these two rivers, we will see that the topographical situation is quite unambiguous and appears as such for example on the Nigerian map reproduced as document No. 30 in the folder. It is thus hardly surprising that all available maps show the boundary running in the immediate vicinity of the Nigerian locality of Bilachi [projection of map 4 (d)]. I have projected the pertinent extract from map 10 of the Cameroonian Atlas and you find more cartographic evidence, both of Cameroonian and Nigerian origin, as documents No. 31, 32 and 34 in the folder before you. In sharp contrast to this, the line Nigeria now claims by way of cartographic depiction in the Atlas attached to the Rejoinder [projection of map 4 (e)], obviously deviates from this evident topographical feature, since it draws the boundary along an eastern confluent of the Mayo Tiel which is running from south to north and is clearly not emptying its waters into the Faro River.

31. Next, let me turn to the GPS co-ordinates. Nigeria tries to buttress its claim line by the indication of such co-ordinates. One might be tempted to attribute to these co-ordinates a high evidential value since they seem to add an element of precision to a claim line which, due to a lack of demarcation, is invisible on the ground. The Court should not succumb to this temptation. Let me refer to just two examples which make the reliability of these co-ordinates highly questionable. Paragraph 15 of the Thomson-Marchand Declaration provides *inter alia* that the boundary is to follow "the Limanti-Wabisei road . . . leaving the village of Djarandioua to France" [projection of

map 5]. As you see from the map projected, the Nigerian GPS 6 has now been taken right to the north of this village separating it from its water resource, a dam clearly visible on the map and hardly more than 100 m away from the village. Does Nigeria really want us to believe that such a line corresponds to the intention of the boundary-makers and would be a reasonable solution when it comes to demarcate the boundary on the ground? [End of projection.] Second example: In the area of Koja— not to be confused with Concha—, according to paragraph 27 of the Thomson-Marchand Declaration, the boundary is to follow *inter alia* “four provisional landmarks erected in September 1920 by Messrs. Vereker and Pition”. Nigeria describes the situation as follows: “Koja is a well-spread-out village lying across the watershed. Since the 1930s Koja has expanded, and Nigerian farming south-east of the watershed has been unchallenged.”<sup>64</sup> Unable or unwilling to find the above-mentioned landmarks, Nigeria instead specifies the alleged boundary by the indication of GPS points 15, 16 and 17, for the following reason: “The boundary now runs up to 1 km to the south-east of the watershed . . .”. Mr. President, Members of the Court, it does not run, but Nigeria rather wants it to run there due to the continuous population pressure directed against the territorial integrity of Cameroon. Here, then, we have an example which shows that by using GPS co-ordinates Nigeria tries to sustain territorial claims that find no support whatsoever in the existing legal régime — a circumstance which, by the way, Nigeria openly admits.

32. I have already commented on the various instances where Nigeria proposes to the Court an “alternative wording”, something which, already by its very terms, goes far beyond mere treaty interpretation but which would result in a partial rewriting of, and thus derogation from, the applicable treaty stipulations. I have further made clear that Cameroon does not intend to enter into a dialogue about these issues within the present proceedings.

## VII. Conclusion

33. Mr. President, this brings me to the end of my presentation. In view of the foregoing and with reference to the further explanations in our written pleadings, Cameroon respectfully requests the Court to adjudge and declare that the boundary from the mouth of the Ebeji River just specified by Professor Cot, to the “prominent peak” referred to in paragraph 60 of the Thomson-Marchand

---

<sup>64</sup>Rejoinder, p. 342.

Declaration of 1930, confirmed by the exchange of letters of 9 January 1931, is delimited by the terms of paragraphs 3 to 60 of the said Declaration.

34. Monsieur le Président, Madame et Messieurs de la Cour, je vous remercie vivement de votre attention. May I now invite you to call upon Professor Shaw to address the Court on the course of the boundary sector governed by the British Order in Council of 1946.

The PRESIDENT: Thank you very much, Mr. Khan. Now I call upon Professor Malcolm Shaw.

Mr. SHAW: Merci bien, Monsieur le président.

#### I. THE LAND BOUNDARY

##### 5. The 1946 Order in Council — From “Mount Kombon” to boundary-marker 64

[Projection No. 1]

1. Mr. President, Members of the Court: Unlike the pleadings heard thus far and those yet to come, the boundary area that we shall now discuss has its origin and legal root not in an international instrument, but rather in a piece of domestic legislation, the British Order in Council of 2 August 1946. This instrument described in detail the line long accepted as dividing Northern and Southern Cameroons. This line was subsequently recognized internationally being part of the territorial framework within which the United Nations supervised plebiscites of 1959 and 1961 took place. It subsequently marked the boundary between Nigeria, which Northern Cameroons joined, and Cameroon, which Southern Cameroons joined.

2. Nigeria here tries to play it both ways. It accepts the Order in Council, as indeed it does the other relevant instruments, as delimiting the boundary “in principle” and “as such”, a form of affirmation that is formulated precisely so as to bewilder and confuse (e.g., Rejoinder of Nigeria, pp. 285 and 292). Nigeria seeks to blur this recognition “in principle”, by referring to what is, in its opinion, a long list of imprecisions and ambiguities in the governing instruments. It notes, for example, that its readiness to see these instruments confirmed by the Court is “subject to the detailed interpretations, clarifications and variations which in Nigeria’s submission are called for” (Rejoinder of Nigeria, p. 313). It concludes that acceptance of the delimitation produced *inter alia* by the Order is “subject to the need for interpretation and clarification” of a series of areas. Such

"deficiencies in the governing texts" give rise to "difficulties of some substance", it states (Rejoinder of Nigeria, p. 401). By such means does Nigeria seek in reality to destabilize the boundary régime in this area.

3. We make the following points. First, the line dividing the Northern and Southern parts of the mandated territory of the British Cameroons was decided upon at an early stage by the mandatory power for reasons of administrative convenience and reaffirmed at the time of the trusteeship agreement. Secondly, this decision was confirmed by the Permanent Mandates Commission of the League of Nations and subsequently by the United Nations Trusteeship Council. Thirdly, the implementation of this arrangement was thoroughly monitored by the Mandates Commission and the Trusteeship Council, the relevant supervisory organs concerned with mandate and trust issues respectively. Fourthly, the practice adopted by the Commission and the Council demonstrates that any changes to the line proposed between the Northern and Southern Cameroons were examined carefully in the light of explanations provided. Fifthly, the United Nations approved the division of the British Cameroons into the Northern and Southern Cameroons reflecting the internal line during the period preceding the independence. Sixthly, this line was approved by the United Nations and by the States concerned as constituting the international boundary between Nigerian and Cameroon in the area in question at and after independence. Finally, such disputes as may exist between the Parties are, just as in the other sectors of the boundary, of a minor or local character only. They relate simply to the difficulty of fixing an agreed delimitation line on the ground in certain specific places. And no more.

#### **1. The agreed delimitation and consequences thereof**

4. As noted, Nigeria asserts that it accepts the validity of the instrument pleaded by Cameroon, in this case the 1946 Order in Council, as delimiting the frontier "in principle and "as such". What does this mean? There is, it seems, no issue between the parties as to the legal instrument establishing and defining the boundary. There is no blank space here to be filled in by recourse to *effectivités*, whether colonial or post-colonial, or to equity. We are agreed on the fundamental delimitation, but certain consequences flow from this. As the Court noted in the *Libya/Chad* case (*I.C.J. Reports 1994*, p. 22, para. 42): "To recognize a frontier is essentially to

'accept' that frontier, that is, to draw legal consequences from its existence, to respect it and to renounce the right to contest it in the future." Once agreed, the boundary so delimited stands for otherwise the "fundamental principle of the stability of boundaries, the importance of which has been repeatedly emphasized by the Court" (*id.*, p. 37, para. 72) would be rendered meaningless (see also the *Temple* case, *I.C.J. Reports 1962*, p. 34).

5. While accepting the delimitation in the Order — dare we say "in principle" and "as such" —, Nigeria refers to "technical uncertainties" and emphasizes that the origins of the boundary lie in an interregional or internal boundary. It notes that such boundaries are seldom prescribed with the care that attends the delimitation of an international boundary (Counter-Memorial of Nigeria, pp. 547-548). This is of itself rather questionable. Nigeria states that internal boundaries have a reduced significance (Counter-Memorial of Nigeria, p. 548). Again, this is a questionable generalization. It may be that the precise line separating the British counties of Lancashire and Yorkshire has no tremendous significance, but would this be true, for example, of the line between New York State and the State of New Jersey?

6. Where the line separates two distinct administrative systems, such as those operating between the Northern and Eastern Regions of Nigeria, insignificance should not be assumed. But we can go further than this. The line separating the Northern and Southern Cameroons was established as early as 1923 and reported to the Permanent Mandates Commission (Memorial of Cameroon, p. 189 and Ann. 136). It was discussed on occasions both by this organ (Memorial of Cameroon, pp. 194 *et seq.*) and by the United Nations Trusteeship Council (Memorial of Cameroon, pp. 233 *et seq.*). It also formed the territorial basis in part for the implementation of the United Nations supervised plebiscites. Internal boundaries thus often have real significance and cannot simply be dismissed out of hand. This is particularly so where an international supervision system is in place. But this is not the end of Nigeria's attempts to destabilize the delimitation line.

7. Nigeria then makes the point that where a boundary originally delimited as an internal line becomes an international boundary "without any more specific delimitation, its imperfections for *international* purposes becomes more evident" (Counter-Memorial of Nigeria, p. 548, emphasis in original). This is indeed a rather deft way in which to seek to undermine the validity and status of what is an accepted delimitation line. But like much apparent subtlety, further examination reduces

it to absurdity. What in effect Nigeria is seeking to do is to fudge the fundamental and critical distinction between an agreed delimitation boundary and difficulties in applying the same onto the ground in specific localities and then to elevate such local difficulties as may exist into problems challenging the very delimitation line itself.

8. Where a delimitation instrument exists, and that is not denied here, the provisions of such instrument govern and can only be displaced by the common consent of the parties. Such consent has, of course, to be proved. It cannot simply be asserted on the basis of flimsy or no evidence. It is possible for consent to be manifested by the subsequent practice of the parties. That is clear from the *Taba* case, for example (80 ILR, p. 244), but the practice must be clear, well-established, uncontradicted and of significant duration. Such a situation would be exceptional and like all exceptions from a legal rule, the burden of proof is upon the party alleging changes from the legal rule and this cannot easily be discharged.

## **2. The establishment of the line**

9. From the earliest days of the mandate over the part of German Kamerun that lay to the west of the line described in the Milner-Simon Declaration of 1919, the British authorities took the view that the proper administration of the area concerned would be best ensured by treating the area together with Nigeria. Indeed this approach was signalled in a report delivered to Parliament a couple of months prior to the adoption of the mandate by the Council of the League on 22 July 1922 (Memorial of Cameroon, Ann. 126). In so far as the line between the Northern and Southern Cameroons was concerned, the report simply stated that the latter was "bounded . . . on the north, in about Latitude 7, by the Muri Province of Nigeria and the remainder of the British sphere now attached to the Nigerian Province of Yola". This report was noted by the League of Nations Permanent Mandates Commission at its session in July 1923 (Memorial of Cameroon, Ann. 132).

## **3. The definition and confirmation of the line**

10. Once the mandate had been approved by the League, the necessary constitutional arrangements were formalized by the British Cameroons Order in Council of 26 June 1923. Orders in Council, Mr. President, are decrees made by the Crown, essentially the Government, by and with

the advice of the Privy Council. They constitute part of the residual legislative powers of the Crown particularly in the context of foreign affairs and dependent territories (see, e.g., De Smith and Brazier, *Constitutional and Administrative Law*, 1989, pp. 153 *et seq.*).

11. The 1923 Order provided that the portions of the British Cameroons lying to the north of the line described in the schedule were, subject to the provisions of the mandate, to be administered “as if they formed part of the Northern Provinces of the Protectorate of Nigeria”, while the portions of the British Cameroons lying to the south of this line were, subject to the provisions of the mandate, to be administered “as if they formed part of the Southern Provinces of Nigeria”. The boundary between the two parts of the Cameroons was described in the schedule (Memorial of Cameroon, Ann. 130). We will return in a later pleading to discuss the relevant relationship between the Cameroons and Nigeria [end projection No. 1].

12. The boundary between the Northern and Southern Cameroons was described in greater detail in the Nigeria (Protectorate and Cameroons) Order in Council, 1946. Section 6 (1) of the Order provided that the parts of the Cameroons north and south of the line described in the schedule to the Order would, subject to the provisions of the mandate or the trusteeship shortly to be approved by the United Nations, be administered “as if they formed part of the Northern and Southern Provinces of Nigeria” (Memorial of Cameroon, Ann. 181).

13. The line dividing the Northern and Southern Cameroons was described in the second schedule to the Order and in some detail. The Court will find this laid out in the document contained in the judges’ folder and as projected [projection No. 2]. It is thus unnecessary to read it out, important though it is. This Order is the legal root of the Nigeria-Cameroon boundary in the sector that it describes. It is thus crucial and determinative. Until such time as it is altered by the formal consent of the parties concerned, it remains as the binding frontier [end projection].

14. The line formally defined in the 1946 Order was reaffirmed in the Northern Region, Western Region and Eastern Region (Definition of Boundaries) Proclamation 1954 (Memorial of Cameroon, Ann. 202). The relevant line follows precisely the definition in the 1946 Order. This delineation was further confirmed in the Nigeria (Constitution) Order in Council 1954 (Memorial of Cameroon, Ann. 201) and in the 1960 Northern Cameroons (Administration) Order in Council

(Memorial of Cameroon, Ann. 222) and Southern Cameroons (Constitution) Orders in Council (Memorial of Cameroon, Ann. 223).

15. On 13 December 1946, the United Nations General Assembly approved the trusteeship agreements with the United Kingdom and France with regard to their respective Cameroons territories (Memorial of Cameroon, Ann. 182). It is important to note that the transfer of the British and French Cameroons from mandate to trust territory in 1946 took place within the existing territorial configurations, which were indeed reaffirmed as is evident from the Reports of the United Nations Visiting Missions in 1950 (Memorial of Cameroon, Ann. 196) and in 1958 (Memorial of Cameroon, Ann. 220).

16. A careful examination of practice demonstrates that changes proposed to the line between the Northern and Southern Cameroons were notified to, and discussed by, the League of Nations Mandates Commission. For example, the 1924 British report made specific reference to what it admitted to be a minor administrative adjustment in the boundary between the north and the south on the basis of tribal affinities. The area of Kaka-Ntem which had formed the extreme southern apex of the Northern Cameroons was transferred to the Cameroons Province (the name at that time for the later Southern Cameroons). Certain other territorial adjustments concerning areas within Northern Cameroons were also notified to the Commission (Memorial of Cameroon, Ann. 137). The general administrative arrangements made by the British authorities were approved by the Commission in its report at its fifth session. In 1926 the Kentu district was transferred from the Southern to the Northern Cameroons on expressed grounds of tribal affinities and general administrative convenience, particularly access, and again this change was notified to the Commission (Memorial of Cameroon, Ann. 164).

17. Further, the history of the proposed move from Northern Cameroons to Southern Cameroons of a small part of the territory administered from Benue Province, inhabited by people of the Mbembe, is instructive. The matter was discussed at the Colonial Office in 1958, where it was noted that any suggestion of a change would inevitably complicate the plebiscite and increase difficulties in the United Nations (Memorial of Cameroon, Ann. 208). It was suggested that the matter could be raised with the United Nations Visiting Mission, which in its turn proposed that such issues might be looked at again (Memorial of Cameroon, Ann. 220).

18. The matter was then further discussed in the British Colonial Office (Memorial of Cameroon, Ann. 211) and raised at the United Nations Fourth Committee at its meeting in February 1959. The view taken by leading officials of the Northern and Southern Cameroons, included as part of the United Kingdom delegation, was that no change was then required (Memorial of Cameroon, Ann. 220). The question was finally referred to by the British representative to the Fourth Committee on 5 December 1959, analysing the results of the Northern Cameroons plebiscite (Memorial of Cameroon, Ann. 219).

19. Thus, after having had the question fully aired, no further action was taken. In other words, the existing boundary between Northern and Southern Cameroons was reaffirmed. But more than that, the incident, taken together with the small modification made in the inter-war period noted earlier, reveals that even minor changes to the boundary between the two units of British Cameroons were extensively discussed and reported to the relevant international bodies. It is a clear implication of this practice that no change was to be made to this line without such steps being taken.

20. It is with this in mind, that we turn to consider one of Nigeria's arguments. This is the claim that the line in the area of the villages of Bang, Lip and Yang was modified by an "order" of Dr. Jeffreys "in about 1941" (Rejoinder of Nigeria, Ann. 171). Nigeria has produced a document recording a meeting held at Yang on 13 August 1953 alluding to this. Two points may be briefly made. First, no further documentation has been produced by either side. It is true that Nigeria has produced a note dated 9 November 1958 from the Touring Officer at Gembu to the District Officer at Nkamse. But this makes reference only to "the agreement of 11 August 1953" (Rejoinder of Nigeria, Ann. 170) and there is no record presented at all of any such agreement, neither its terms nor its existence. The meeting held two days later at Yang made no reference at all to an agreement of 11 August. On the contrary, it seeks to determine what the so-called "Jeffreys boundary" of "about 1941" might have been. Secondly, it would have been inconsistent with past, and of course future, practice for such a change in the line not to have been notified to the relevant international authority. Further, the written pleadings produced by the United Kingdom in the *Northern Cameroons* case referred to the inter-war changes in the line and one would have expected a note to have been made of any such change as alleged, if any had been made. Again, it

is unusual that no evidence of any discussion by Colonial Office officials has been presented. Nothing supports Nigeria's contention that the episode such as it is reflected "an agreed variation of the Order in Council". It would have constituted a rather irregular, indeed totally unlawful, manner of modifying such an order.

#### **4. The plebiscite period and independence**

21. As we will discuss in a later pleading, the process of independence of Northern and Southern Cameroons, took place within a clear territorial framework. A plebiscite first took place in the Northern Cameroons, which resulted in a decision to postpone a decision. The United Nations accordingly provided for a further plebiscite to take place in both Northern and Southern Cameroons and offering the choice between joining Nigeria or joining Cameroon.

22. What, however, is important for present purposes is that the relevant British legislation enabling the plebiscites to take place in the Cameroons confirmed the existing territorial framework and thus the line between the Northern and Southern Cameroons. This existing boundary was, in turn confirmed by United Nations action. Thus, the description of the plebiscite voting districts in the Southern Cameroons found in the Report of the United Nations Plebiscite Commissioner (Memorial of Cameroon, Ann. 224) reflects those established in the Schedule to the *Southern Cameroons Plebiscite Order in Council 1960* (Memorial of Cameroon, Ann. 221) and that, of course, mirrored the territorial definition of the Southern Cameroons including the 1946 line. The endorsement of the plebiscite process, which necessarily included the territorial framework within which it was conducted, by General Assembly resolution 1608, led to the decision of the Assembly to terminate the trusteeship arrangement. And as I noted yesterday, this was expressly endorsed by Nigeria in an agreement with the United Kingdom dated 29 May 1961.

#### **5. Independence transformed internal lines to international boundaries**

23. In accepting the incorporation of Northern Cameroons, Nigeria did so on the basis of the boundaries of that territory as it then stood and that constituted the subject-matter of the General Assembly's determination. The United Kingdom could not transfer (on the basis of the United Nations decision) to Nigeria any more than was actually constituted by the Northern Cameroons as it had defined that territory, nor was anything less than that transferred. To put it another way,

Southern Cameroons as defined in the 1946 Order was transferred to the Republic of Cameroon, no less and no more, and that included the territorial line dividing it from the north. Nigeria therefore succeeded to the territorial extent of Northern Cameroons as already in existence and defined.

24. It is, of course, fully consistent with international law that upon independence former internal administrative lines may be transformed into international boundaries. The Court affirmed the same in the *Burkina Faso/Mali* case (*I.C.J. Reports 1986*, pp. 565-566), while emphasizing the importance of the protection of the stability and independence of new States following the withdrawal of the administering power. Further, and as Cameroon has demonstrated in its Memorial (Memorial of Cameroon, pp. 423 *et seq.*), its conventional title in this area has been confirmed by the actual display of sovereign activities. Such activities cannot, of course, do more, since the role of *effectivités* in the face of a conventional title is purely supportive. Nevertheless, the fact that these exist here is useful, if merely confirmatory, material.

#### **6. The nature of the delimitation line and demarcation difficulties**

25. The international boundary as described in the 1946 Order is typical of delimitation agreements. It describes the boundary in terms of geographical phenomena, such as crests of mountains, rivers, streams, and roads. Most of the features are named and cross-reference to the famous Moisel map is made. There is little to distinguish this instrument, therefore, from the usual model of the delimitation treaty. What also is not unusual is the fact that there are some ambiguities with regard to some of the features presented. In such cases, local problems are dealt with on the ground by the parties so that ambiguities are resolved consensually. They cannot, of course, be inflated so effectively to challenge the very basis of the delimitation.

26. The key factors to be borne in mind are first, that the delimitation is internationally, as well as bilaterally, recognized and has produced a boundary line; second, that this line constitutes a conventional title which cannot be overturned or contradicted by subsequent material such as *effectivités* or maps; thirdly, that it is not inconsistent with the notion of a binding delimitation line that there be certain local uncertainties or ambiguities; and fourthly, such problems must be resolved consensually and in a manner which is consistent with the delimitation instrument.

27. Nigeria has raised a myriad of issues relating, so it claims, to delimitation questions. Cameroon does not accept this approach at all, which is aimed at aggregating a number of claimed ambiguities and producing thereby a challenge to the very delimitation of the boundary. Nigeria has produced a list, but many of these are really of truly minor significance — a prime example for the operation of the *de minimis* principle. Let us just note briefly two such examples, taking one from each end of the boundary in this sector.

28. The Schedule to the 1946 Order describes the boundary from west to east and commences with “boundary post 64 on the old Anglo-German frontier the line follows the River Gamana upstream, . . .” [projection No. 3]. This is problematic. As Nigeria notes (Rejoinder of Nigeria, pp. 366 *et seq.*), there is no indication here as to how to link together the boundary post and the median line of the River Gamana. Boundary post 64 is on the north side of the river, while the other relevant boundary posts (65 and 66) are on the south side. It is indeed illogical for the line to cross the river to the north bank and then move down to the median line of the river it has just crossed. Cameroon is quite happy to accept here Nigeria’s interpretation that the line should proceed from the point at which a straight line drawn from posts 65 and 64 meets the median line of the river [end projection No. 3].

29. The delimitation contained in the Order concludes with the boundary proceeding “along this unnamed stream on a general true bearing of 120° for one and a half miles to its source at a point on the new Kumbo-Banyo road, near the source of the River Mfi; thence on a true bearing of 100° for three and five-sixths miles along the crest of the mountains to the prominent peak which marks the Franco-British frontier” [projection No. 4]. Article 60 of the Thomson-Marchand Declaration of 1930 describing in detail the Franco-British frontier here refers to “a fairly prominent pointed peak which lies on a magnetic bearing of 17° from a cairn of stones”, while the following Article 61 adds to the process of identification in noting that “From this peak in the Hosere Hambere (or Gesumi), which is situated just to the east of the visible source of the Maio M’Fi (or Baban), the frontier follows the watershed, visible all the way from the Cairn . . .”

30. The term “Mount Kombon” itself was not used in either instrument. It has, however, been used to refer to this prominent peak in publications by distinguished authors. Cameroon is not wedded to this terminology, nor to the use of the term “Hill 1660” introduced by Nigeria in its

Counter-Memorial (Vol. II, p. 514). Nigeria in its Rejoinder now says that the hill termed "Itang Hill" could be identified as conforming with Article 60, although it admits that it does not accord with the provisions of the Order (Rejoinder of Nigeria, Vol. II, p. 358) [end projection No. 4].

31. What is important is that the relevant delimitation instruments themselves, the 1946 Order and the Thomson-Marchand Declaration, provide sufficient guidance for a demarcation arrangement to be put into place that would permit the identification of the "prominent peak" in question. Accordingly, a process of demarcation pure and simple is required to fix the rather extensive descriptions found in the governing delimitation instruments onto the ground.

32. Mr. President and Members of the Court. The truth is that we have been discussing local and minor difficulties arising out of some confusion as to the correct placement on the ground of the agreed delimitation provisions. That is admitted. It may be that Cameroon's perception as to where the line is to be drawn at each and every natural feature is not absolutely correct. But what is absolutely correct is the fact that there exists an agreed boundary delimitation and one that carries international recognition and the consent of Nigeria itself. Its attempts to destabilize an agreed delimitation line by seeking to draw attention to a variety of local questions is not acceptable. Demarcation difficulties, such as they are, must be settled effectively and swiftly. Delimitation difficulties as such do not exist and cannot be manufactured.

33. The line between the Northern and Southern Cameroons was drawn by the administering power and was accepted by the relevant international authorities. That line formed the boundary between the two units exercising under United Nations instruction and auspices the right to self-determination. That line marked the United Nations recognized frontier between Cameroon and Nigeria as a result of the plebiscites. It is the agreed delimitation.

Mr. President and Members of the Court, I am most grateful for your kind attention and would be grateful if tomorrow morning you could call upon Professor Simma.

The PRESIDENT: Thank you very much, Professor Malcolm Shaw.

Ceci met un terme à la séance de ce matin. La prochaine séance aura lieu demain matin à 10 heures. La séance est levée.

*L'audience est levée à 13 heures.*